

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 7.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 16 FEVRIER 1882

ECHOS DE LA CAPITALE

La session s'est ouverte jeudi dernier avec le cérémonial accoutumé. On le connaît : le Gouverneur en voiture traînée par quatre chevaux, bruit de l'artillerie, escorte de cavalerie, garde d'honneur de fantassins. La foule autour du Parlement était immense. Ce spectacle, tout banal qu'il soit, attire toujours la foule : moins ça change, plus c'est attrayant.

La première séance de la Chambre des Communes a eu lieu sans bruit et s'est terminée à six heures. Après les discours de circonstance de M.M. Bergeron et Guillet, M. Blake, le grand orateur de la gauche, a pris la parole. Il s'est montré ou ne peut plus aimable pour Sir John. Il a félicité le pays sur le retour à la santé de ce vétéran de nos Parlements. Sir John est de beaucoup le plus ancien député, étant entré à la Chambre d'Assemblée de 1844.

Sir John n'a pas voulu être en reste de courtoisie avec M. Blake. Il lui a fait compliment sur le ton élevé de son discours. A voir cet échange de politesses, un étranger n'aurait jamais pu deviner qu'il avait devant lui deux adversaires. Il aurait encore moins deviné qui passait dans la rue, s'il avait vu, comme celui qui écrit ces lignes, Sir John se rendant à la Chambre jeudi dernier. Le premier ministre, enveloppé dans un ample paletot noisette, qui menace de devenir légendaire, avait l'air le plus naturel et le plus modeste du monde, tandis que son cocher, le chef couvert d'un chapeau de soie, flamboyant neuf et brillant à rendre le soleil jaloux, paraissait tout glorieux. Les réflexions devaient, ce semble, se presser en foule dans la tête de Sir John ; il se rendait pour la trente-huitième fois à l'ouverture du Parlement, et certes, il a dû faire ce trajet sous l'empire d'impressions bien différentes, tantôt comme simple député, tantôt comme ministre, et de temps à autre comme chef de l'opposition !

Que d'autres, ses amis ou ses adversaires, il a laissé le long de la route pendant cette longue carrière ! Taché, mort à la veille de la Confédération, Morin, Caron, enlevés pleins de jours et de gloire, McGee, assassiné, Cartier, mort en Angleterre, Brown, lui aussi assassiné, Holton, tombé au milieu de la session et tant d'autres disparus ! Entré dans la carrière avant la plupart de ces illustres morts dont on prononce le nom avec respect, Sir John promet de leur survivre encore de longues années.

* *

Les représentants du peuple et les sénateurs du Parlement Fédéral sont en ce moment un sujet d'envie pour les quatre cinquièmes de notre population. Vue de loin, leur existence ne paraît qu'un enchaînement de plaisirs, une longue suite de jouissances ; ce ne sont que soirées, bals et dîners " festoiments et nocces perpétuelles." Quelle drôle d'illusion ne produit pas la distance ! Tout cette vie d'Ottawa apparaît à travers un voile trompeur. Le fait qu'il n'y a pas d'existence plus pénible, plus tourmentée, plus fatigante que celle d'un député. Si la session devait durer du jour de l'an à la St.-Silvestre, accepter un mandat de représentant équivaudrait à signer son arrêt de mort.

Lorsque nos gouvernants ont mis la hache en bois pour de bon, leur journée commence à 10 heures pour ne finir que le lendemain à minuit et souvent plus tard. Ce sont les travaux des comités qui absorbent l'avant-midi. A une heure, on casse une croûte et jusqu'à trois heures, le député dépouille sa correspondance, et s'il tient à ses électeurs, écrit lettre sur lettre, à Pierre, solliciteur de place, pour calmer ses impatiences, à Paul, qui lui donne des conseils sur la manière de gouverner le pays, pour rectifier ses idées. A trois heures, séance jusqu'à six, à sept heures et demie reprise de la séance qui dure tant qu'il reste un député dévoré de la passion d'éclairer son pays sur ses intérêts.

Et tout cela au milieu d'une atmosphère dont ne se font pas une idée ceux qui respirent l'air pur de la campagne. La chaleur, la lumière du gaz dont chaque jet vicié vingt-quatre pieds d'air par minute, la poussière, l'acide carbonique vous combinent un mélange qui tuerait tout être moins bien constitué qu'un député. Bien sûr, il y a pour lui des grâces d'état, sans

quoi il succomberait à la tâche. Le jour où l'on aura substitué au gaz la lampe électrique, à incandescence, qui ne consume pas d'air et ne donne ni chaleur ni odeur, on aura enlevé à la Chambre des Communes un grand élément d'insalubrité.

Et c'est là l'existence que vous rêvez, vous qui ambitionnez un siège aux Communes ! Mais, dites-vous, il y a les amusements. C'est vrai, et c'est ce qui rend la vie un peu supportable, fait une agréable diversion aux rudes labeurs de la session. Les ministres se prodiguent pour réunir chez eux les députés, qui sont heureux d'oublier dans cette large hospitalité les soucis de la politique, et de compter autour de la table ou dans le salon, les adversaires de la Chambre transformés en amis et en gais compagnons.

* *

Au temps où la vieille Ecosse était en relations d'amitié et d'alliance avec la France, les Ecossais avaient acquis dans le pays de nos ancêtres un grand renom de bravoure et d'hospitalité, dont la souvenance s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans maints gais refrains. Les hôtes nombreux de Rideau Hall ne se font pas faute de reconnaître que cette hospitalité, Lord Lorne la pratique comme ses aïeux chantés par nos poètes. Notre gouverneur ouvre les portes de Rideau Hall à doubles battants et reçoit comme un prince et comme un roi. Il réalise au pied de la lettre cette maxime que l'homme qui vous donne l'hospitalité se charge de votre bonheur pendant que vous êtes sous son toit. Grands dîners, somptueusement servis, bals, comédies de salon, se succèdent d'une semaine à l'autre et enchantent ceux que Lord Lorne honorent d'une invitation. Il y a encore les *skatinigs* et les glissades du samedi à Rideau Hall, parties de plaisir chères surtout à la jeunesse du beau monde. Lord Lorne a fait établir une magnifique patinoire en plein vent et tout auprès une immense *glissade* en madriers, haute d'une cinquantaine de pieds, laquelle s'abaisse en pente douce. On y arrive par une longue suite de gradins. C'est merveille de voir les *traînes* sauvages, chargées de joyeux passagers, s'élaner comme dans l'espace, tellement la descente est rapide.

La *glissade* et le patinoire nous paraissent une fidèle image de la vie politique, terrain fertile en chutes. On y arrive au sommet lentement par degrés et v'lan, on descend tout d'un trait, sans pente douce, et souvent on ne trouve pas ce qu'il y a à Rideau Hall : des degrés pour remonter.

A.-D. DECELLES.

NOS JOURNALISTES

Doivent-ils signer leurs articles ?

Tout le monde déplore les écarts malheureux de langage où se laissent entraîner la plupart de nos journalistes dans leurs polémiques quotidiennes.

Pour le moment nous jouissons d'une accalmie ; mais survienne un procès pour invalidation d'élection, qu'un député pose sa candidature aux extrémités de la province, ou, encore mieux, que les deux partis politiques entrent en campagne électorale, notre pays, à en croire les journalistes, se transformera soudain en un repaire de brigands, ne sera plus qu'une immense caverne de voleurs.

Déjà le plus pur de nos représentants est à peine, en temps de paix, un honnête homme. Voyez-le pendant la période électorale, ce n'est plus qu'un gibier de sac et de corde. Est-il conservateur, c'est un hypocrite, un corrupteur, un faussaire, un voleur. Si c'est un libéral, fit-il ses *Pâques* tous les mois, c'est un impie, un révolutionnaire, un communard, c'est un homme vendu ou à vendre. On ne lit, on n'entend que cela d'un bout de la province à l'autre.

Que doivent penser de nous les étrangers qui lisent nos journaux ; et, pour parler affaires, quelle confiance les capitalistes étrangers peuvent-ils avoir dans nos hommes et nos institutions ?

Et nous-mêmes que devenons-nous, et ceux qui marchent à la tête et ceux qui suivent ? N'allons pas

croire que ce pain quotidien que nous servent les gazettes soit sans influence sur nos esprits ! Le mot familiarisé avec la chose. Celui qui, sans s'émouvoir, se laisse appeler fripon, n'est pas loin de l'être. Quand un pays élève des piédestaux aux voleurs et leur tresse des couronnes, il n'y a plus d'ignominie à être voleur. Un peu plus, et le vol devient une vertu, témoin Sparte.

Or, montrez-moi un juge, s'il a passé par la politique—et la plupart maintenant y passent—ou un fonctionnaire haut placé, ou un ministre de la couronne, que les journaux ennemis n'aient signalé au peuple, à une période donnée, comme un homme indigne de confiance, voire même malhonnête !

J'ai plusieurs fois entendu des personnages politiques et des journalistes, car personne plus que les journalistes eux-mêmes n'ont à souffrir de cet état de choses, demander quel serait le moyen le plus efficace pour humaniser le ton de la presse, et faire de la polémique, au Canada, autre chose que de l'éclaboussure.

Le grand remède, l'unique, selon moi, c'est celui-ci : une signature responsable au bas de chaque article.

Nos journalistes canadiens sont tous d'honnêtes gens, intelligents, laborieux, et, en dehors de leur profession, les mieux appris du monde. Le dernier d'entre eux rougirait, dans un salon ou une compagnie honnête, de se montrer vulgaire dans ses expressions. Car, un homme bien né sait que les paroles avilissent quelquefois autant que les actions. Pourquoi donc ces mêmes écrivains n'ont-ils souvent que l'injure et l'expression grossière au bout de leur plume ? Pourquoi ne les voit-on jamais discuter avec un adversaire sans lui cracher à la face ?

Parce qu'ils ne sont pas tenus personnellement responsables de leurs écrits.

Ils sont deux, trois rédacteurs, qui salissent à qui mieux mieux leur homme. Qui a écrit cet article infamant ? Qui a semé à pleines mains cette ordure ? Personne. C'est-à-dire c'est le journal. Et l'insulteur s'en ira, dans les termes les plus gracieux du monde, souper au restaurant avec l'insulté, tandis que le pauvre gérant du journal, ignorant et innocent de l'offense, sera, le lendemain, logé en prison pour libelle, en attendant son procès aux prochaines assises.

Exigez le nom de l'auteur au bas de l'article, et il n'y aura plus de méprise possible, et l'insulteur de bas étage fera place à l'adversaire convaincu, violent même, mais poli toujours.

On objectera qu'en France, où les articles de journaux sont signés du nom des auteurs, il se produit les mêmes écarts et abus de langage qu'au Canada. Cela est vrai pour la petite presse ; mais le ton des grands journaux français, à l'exception de l'*Intransigeant* peut-être, et du journal de Paul de Cassagnac, quand celui-ci entre dans des colères de *Père Duchesne*, est bien plus élevé que celui des nôtres. Et puis il faut tenir compte de la situation politique. En France, les journalistes ont fait la Commune, ou l'ont renversée ; les uns ont brûlé Paris et ont été déportés à Nouméa ; les autres doivent leur fortune à l'Empire ou l'attendent de la royauté restaurée. Ces hommes, dont la plupart ont versé leur sang pour la défense de leurs opinions, dont les uns ont été ruinés et persécutés et les autres enrichis et ennoblis par les partis politiques, sont en présence. Quoi d'étonnant qu'ils aient souvent l'invective à la bouche !

Quel motif de haine avons-nous, nous autres, au Canada, contre nos adversaires politiques ? Faites disparaître les ambitions et les hommes, et vous serez étonnés de voir comme les prétendus principes des deux partis politiques diffèrent peu. Il y a quelquefois plus de différence réelle entre telle et telle section du parti libéral, par exemple, qu'entre celui-ci et le parti conservateur.

Des hommes qui ont, ou peu s'en faut, les mêmes principes en politique doivent-ils journalièrement se dire pis que pendre à l'endroit de ces principes ?

Le mal produit chez nous par l'abus du langage est plus grand qu'on ne pense généralement. Ce n'est pas seulement le peuple que cette nourriture-là corrompt ; ce ne sont pas seulement les mandataires qui se familiarisent avec le fait de passer publiquement pour des escrocs ; ce n'est pas seulement le sens français qui s'altère chez nous et chez nos hommes de lettres même,

au point de faire prendre pour de l'esprit le gros ric'us vulgaire de certains de nos chroniqueurs ; en plus hauts lieux encore la vulgarisation du gros mot, de l'invective, a laissé des traces de son influence. A quelque degré de l'échelle sociale ou hiérarchique qu'on appartienne aujourd'hui, il semble qu'on ne puisse avoir complètement raison d'un contradictoire, sans l'éclabousser un peu.

Je ne veux pas dire que nos journalistes, lorsqu'ils signent leurs articles, ne feront échange que de civilités et de pots de confiture. Non ; mais comme ils seront personnellement, nominativement en cause, ils auront des égards, sinon pour leurs adversaires, au moins pour leur propre réputation. L'urbanité française prendra le dessus, et les *engueuleurs*, pour me servir d'une expression reçue au pays, seront à la baisse.

Dans un autre ordre d'idées, je veux parler du respect dû à la syntaxe et au style, la signature des articles de journaux opérerait, à mon avis, de grandes choses.

On se rappelle le long cri de détresse poussé, il y a quelques années, par un journaliste ahuri—l'un des bons, cependant, de notre presse—en s'apercevant que nous parlions anglais dans nos écrits français. Les plaintes qu'il laissa échapper à cette occasion ont remué bien des cœurs. *L'Anglicisme, voilà l'ennemi!* allait-il répétant à tous les échos de Québec et d'Ottawa, *l'Ennemi, c'est l'Anglicisme!* Il fit peu de conversion, il est vrai, et cependant, nouveau ou nouvelle Cassandre, il avait raison.

Quelles larmes n'eut-il pas versées, quels cris déchirants n'eut-il pas fait entendre, s'il eût pu voir cet autre *ennemi*, plus grand encore que le premier : l'absence de syntaxe et le vide—il n'y a que la nature qui ait horreur du vide, paraît-il—et le vide dont s'agrémentent un si grand nombre d'articles de journaux. Ils sont plusieurs attachés à la rédaction d'un journal. Habitues à travailler en commun, pêle-mêle, sur les mêmes sujets ; convaincus, d'ailleurs, que le public ne sait pas faire la part qui revient à chacun, que le bon comme le mauvais retombe sur le journal, il leur arrive de temps à autre de n'écrire que pour remplir une tâche ou une colonne. Il faut de la *matière* pour le journal, et de la pâture pour l'éditeur-proprétaire. Et l'on enfante ainsi de longs articles avec le dictionnaire et la grammaire, et les pensées loin de soi.

O que le même rédacteur travaillerait avec plus d'ambition et de cœur si son nom devait figurer au bas de son article ! S'est-il déjà acquis une réputation de penseur, vous ne le verriez pas faire deux colonnes, lorsqu'il ne peut, avec son sujet, en remplir convenablement qu'une seule. S'est-il créé un style dont il est fier, plus de mots impropres, plus de barbarismes, et surtout plus de cette allure traînante et monotone sous le poids de laquelle grand nombre de nos journaux se consomment d'ennui.

Avant tout faites disparaître le *sic vos non vobis* du journalisme canadien : que chacun ait le bénéfice de son talent et de son travail ; que l'opprobre et le mépris s'attachent au nom de celui qui ne sait pas vivre, à l'*engueuleur* ; que l'indifférence et l'obscurité soient le partage de celui qui ne sait ni écrire ni penser, et vous verrez comme nos journalistes, c'est-à-dire, nos journaux, deviendront véritablement la lumière et l'honneur de leur pays. Vous verrez renaître les grands jouteurs d'autrefois (les Taché, les Parent, etc., signaient leurs articles), les stylistes comme Buies et Fabre auront des successeurs ; des hommes se formeront dont la parole sera écoutée ; ceux qui savent écrire, et dont on n'entend plus parler, rentreront quelquefois dans l'arène, et le journalisme canadien prendra au Canada la position qu'occupe en Europe le journalisme parisien.

Or, les grands journalistes français, depuis Louis Veillot jusqu'à Henri Rochefort, signent leurs articles, comme Victor Hugo ses poésies.

PASCAL POIRIER.

Dans l'article que l'on vient de lire, M. Poirier expose avec beaucoup de sens et d'habileté les avantages qu'il y aurait pour le journalisme de faire suivre chaque article de la signature de son auteur. Ces avantages sont nombreux, mais il reste à savoir s'ils compenseraient les inconvénients qu'entraînerait un journal politique à articles signés ?

L'idée que nous nous faisons du journalisme, c'est que chaque feuille reflète les opinions d'un parti politique ou d'un groupe d'hommes considérable. Or, chaque fois que cette feuille apprécie un événement, juge les actes du pouvoir, ce n'est pas, par exemple, le rédacteur de la *Minerve*, de la *Patrie* ou du *Monde* qui parle, mais c'est ce parti politique, ce groupe d'hommes. Les écrivains, organes d'un parti, s'effacent et, tant qu'ils ne reçoivent pas de démenti de leurs lecteurs, ils parlent réellement en leur nom. Le courant sympathique qui s'établit du journal à eux fait que cette fiction a toutes les apparences de la réalité. Il est évident que cette impersonnalité du journal centuple sa force et son influence.

Le journal impersonnel, avec sa plus grande liberté d'allure, garantissant la liberté de la critique. C'est tellement le cas, qu'à la *Revue des Deux-Mondes*, où tous les articles sont signés, les critiques littéraires ou musi-

cales ne portent pas de signature ou sont seulement suivis d'un nom de plume. Il y a plus ; dans des journaux comme le *Figaro*, nous voyons la plupart des collaborateurs se cacher derrière des pseudonymes : Ignotus, Saint-Genest, de Grandlieu, Janus, ne sont que des déguisements.

La signature obligerait à plus de tenue ; l'insulte disparaîtrait des colonnes de nos journaux, dit M. Poirier. S'il dit vrai, cela vaudrait la peine qu'on en fit l'expérience ! Mais il nous semble que la signature n'est pas nécessaire pour arriver à cette réforme. Que le public s'insurge contre le système de substituer l'insulte au raisonnement et le mal aura trouvé son remède. Mais le public ne déteste pas un article un peu épicé. Pour nombre de lecteurs, c'est même un régal. Etant donné le goût du public, n'est-il pas à présumer que les journalistes se feraient quand même un devoir de le contenter ?

Il n'y a pas en Angleterre de journaux à article signés, tandis qu'en France le journalisme impersonnel n'est pas à la mode. Or, la presse anglaise a, sans contredit, plus de tenue et de réserve que la presse d'outre-Manche.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 11 février 1882.

Il n'y a pas que la petite vérole qui sévit sur New-York ; un autre maladie bien plus dangereuse, si l'on n'y prend garde, menace de bouleverser toutes nos habitudes, toutes nos conventions sociales, nos modes, la plastique humaine et tout le code de la galanterie.

L'esthétisme—ou plutôt l'esthétisme, si nous voulons restituer ce substantif à notre belle langue—qui a fait son apparition aux Etats-Unis, dans la personne de M. Wilde, s'apprête à nous efféminer, à communiquer à nos mœurs des ferments de décomposition et à nous rendre insensés.

Si nous voulions suivre les errements de cette école de lunatiques et de splénéniques, nous ne devrions envisager l'existence qu'à travers un prisme menteur qui nous peindrait la vie en rose, les nuages en lilas tendre et l'avenir en bleu céleste.

Nous serions obligés de ne voir dans la femme qu'un être immatériel, un rêve, un rayon, un fantôme, et dans l'homme une espèce d'abstraction réduite à la fonction nuageuse d'ombre, de chimère ; nos vêtements seraient légers et flottants, nos manches seraient courtes, nos cheveux longs et bouclés. Enfin, nos fronts, débarrassés du vulgaire chapeau, seraient couronnés de fleurs de lis, de tournesols ou de rhododendrons ; les costumes, moyen âge, de Pétrarque et de Laure, de Roméo et de Juliette, redeviendraient à la mode ; nous devrions, en un mot, pour mériter le nom d'esthéticien, être aussi ridicules que ces ahuris qui ont une si grande vogue dans la célèbre comédie *Patience*.

Certes, on ne peut pas dire que ce sentimentalisme vaporeux manque d'originalité et ne produise pas un mouvement de curiosité très intense. Nous admettons le succès de ces excentriques. Cependant, nous trouvons que M. Oscar Wilde se donne trop des airs de prophète et d'inspiré ; franchement, il ne mérite pas l'admiration qu'il a de lui-même.

Il ne nous apporte rien de nouveau ; il y a longtemps que l'esthétisme a fait son apparition dans le monde.

On connaissait déjà ces petites façons, ces fadeurs savantes à l'Hôtel Rambouillet, sous le règne de Louis XIV.

Madame la duchesse du Maine, au château de Meudon, entourée de poètes à l'eau de rose, ne manquait pas d'esthétisme ; et plus tard, au Petit Trianon, on le voyait encore refluer.

Mais madame Récamier devait, dans notre siècle, élever l'esthétisme et surtout le platonisme jusqu'au sublime.

S'il avait été donné à M. Wilde de vivre dans l'entourage de cette femme si vertueusement belle, il en eut perdu l'appétit en même temps que son obésité, mais jamais son cœur enflammé n'eût fondu cette glace.

Après cela, que reste-t-il des prétentions de M. Wilde ?

Il ne suffit pas pour nous émerveiller d'être jeune irlandais, d'arriver de Londres par l'*Arizona*, de dîner à Brunswick Hotel, de faire des conférences et de porter de longs cheveux.

Ce dernier article de sa toilette, nous dit-on, le rend très orgueilleux. Mais en cela encore, M. Oscar Wilde ne nous apporte rien que nous ne connaissions déjà, puisque nous avons le bonheur de posséder à New-York, ou dans ses environs, une foule de célébrités qui se donnent des airs de Samson.

N'avons-nous pas l'âpre poète des Sierras, M. Joaquin Miller, dont le visage est couronné d'un nimbe hérissé qui le fait ressembler à l'ours des Montagnes-Rocheuses ?

Est-ce que M. Walt Whitman ne porte pas une crinière à faire reculer d'horreur un lion de Californie ?

Et Buffalo Bill, surnommé le Phébus des prairies, M. Wilde oserait-il lui faire le poil ?

Et ce pauvre et regretté Texas Jack, qui avait l'habi-

tude d'enrouler sa chevelure noire chaque soir et de s'en faire un oreiller ?

Et le fameux et splendide révérend Tilton, n'est-il pas assez favorisé par la nature sous ce rapport ?

Et la forêt de boucles argentées qui encadrent si bien le visage du *révérend* révérend Beecher, la lumière et la gloire de Plymouth Church. Qu'en pense M. Wilde ?

Et les ondes capillaires qui roulent sur le dos du député Robinson, et qui ont l'air d'écumer comme un véritable Niagara, oserait-on dire que c'est une per ruque ?

Mais bornons là nos citations, car si ces honorables *gentlemen* se rencontraient ailleurs que sous ma plume, ils se prendraient sûrement aux cheveux.

Il ne faut abuser de rien, pas même de la logique : M. Oscar Wilde n'est qu'un poète ayant perdu sa rime et qui va la chercher dans les nuages.

Ses intentions ne sont pas mauvaises ni les nôtres non plus. Si ce n'est pas un David pour la lyre, accordons-lui, par courtoisie, la chevelure et la force de Samson.

Nous savons qu'il nous appelle des Philistins. Qu'il prenne garde aux Dalilas qui l'entourent s'il veut nous vaincre !

Mais pour mener à bien son entreprise, a-t-il oui ou non une mâchoire d'âne ?

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

M. ÉMILE AUGIER, AUTEUR DRAMATIQUE

La nouvelle et honorable distinction dont l'éminent académicien vient d'être l'objet, en recevant le titre et la plaque de grand-officier de l'ordre de la Légion d'Honneur, sera très sympathiquement accueillie par tous ceux qui ont applaudi les œuvres si intéressantes de l'un des plus brillants écrivains de notre époque.

M. Augier est né en 1820, à Valence (Drôme), et la carrière qu'il a parcourue depuis ce temps, est marquée par les plus honorables étapes. Notre scène française s'est enrichie, grâce à lui, d'œuvres remplies des meilleures qualités.

L'esprit est net, la pensée vigoureuse et franche.

Chacun connaît la longue liste des pièces de l'auteur de la *Cigüe*. C'était là son premier ouvrage.

L'*Aventurière* est l'un des plus intéressants morceaux du répertoire moderne de la Comédie-Française, et les *Fourchambault*, dont le souvenir récent est encore dans toutes les mémoires, sont assurément destinés à de fréquentes reprises.

Nous sommes sûrs d'être agréables à nos lecteurs en reproduisant les traits du célèbre poète dramatique, dus à l'habile et vigoureux crayon de M. Srgent.

La belle et intelligente physionomie de M. Emile Augier est bien d'accord avec les lignes de Théophile Gautier, qui disait de lui, en analysant sa manière et son talent : "C'est une nature honnête, saine, forte et droite, sans pruderie, avec une certaine saveur gauloise, relevée d'atticisme."

M. Emile Augier est membre de l'Académie Française, depuis 1858.—A. B.

LA CANONISATION DES NOUVEAUX SAINTS

La canonisation de quatre nouveaux saints a été proclamée au Vatican, en décembre dernier. Ce sont : Jean-Baptiste de Rossi, qui mourut en 1698 ;—Lorenzo da Brindisi (1559) ;—Clara de Montefalca (1288), religieuse de l'ordre des Augustines ;—Joseph Labre, né en 1748, à Boulogne-sur-Mer, et qui vécut à Rome, dans la mendicité, pendant plus de cinquante ans : ce dernier saint avait été béatifié, en 1860, par S. S. le pape Pie IX. C'était la première fois, depuis plus de vingt années, qu'une semblable solennité mettait en fête l'Eglise de Rome et le monde catholique tout entier.

La cérémonie n'a pas eu pour théâtre la vaste enceinte de la basilique de Saint-Pierre. Le pape avait désigné pour la circonstance une immense salle, la *Chambre dei Paramenti*, située près du grand portique et dans laquelle, chaque année, a lieu "la Cène" ou lavement des pieds. Cette salle, encore que son étendue soit équivalente à celle des nefs de deux ou trois de nos grandes cathédrales, était de dimensions relativement restreintes pour une telle solennité. Le défaut d'espace empêcha d'assister à la canonisation beaucoup de personnes, parmi lesquelles un grand nombre de prêtres et de prélats.

Les hommes présents portaient la tenue de rigueur, habit noir et cravate blanche ; les dames, ainsi que de coutume, étaient en toilettes noires, la tête couverte de mantilles en dentelles blanches. Le corps diplomatique accrédité auprès du Vatican était réuni au grand complet et en habit de cour : on remarquait la grâce toute particulière avec laquelle les dames de l'ambassade espagnole portaient leurs mantilles retenues par des agrafes de diamants.

Les murs de la chambre disparaissaient sous les tentures de brocart d'or et les guirlandes de fleurs ; les corniches, les ornements de la salle, les lignes architec-



M. EMILE AUGIER

Grand-Officier de la Legion d'honneur depuis le 1^{er} Janvier 1882.

turales se dessinaient en traits de feu : des girandoles et des lustres chargés de milliers de lumières étincelaient et éblouissaient de toutes parts.

Une place spéciale avait été assignée aux cardinaux. Dans l'assistance, la bure et les coiffes des religieuses se mêlaient à la soie et aux dentelles qui paraient la resplendissante beauté des dames romaines.

A dix heures, le retentissement des hallebardes sur le pavé du vestibule annonça l'arrivée du cortège pontifical et, psalmodiés sur un rythme grandiose, les paroles du verset *Benedictus qui venit in nomine Domini* ébranlèrent la sonorité des larges voûtes. Alors on vit s'avancer des prêtres de tout âge et de toute dignité, des moines de toute robe et de tout ordre ; les gardes suisses dans leur magnifique costume moyen âge avec la grande épée à deux mains ; les massiers, les chambellans ; les prélats de la maison de Sa Sainteté avec leurs manteaux violets et pourpres sur leurs rochets brodés ; les camériers secrets en costumes noirs de style XVI^e siècle ; les gardes nobles, le grand-maître des chevaliers de l'ordre de Malte ; deux cent soixante-dix évêques, archevêques et patriarches de tous les rites en chapes d'or, en mitres étincelantes de pierreries, portant un cierge à la main, et surtout les prélats d'Orient dont la splendeur se distinguait encore sur tant de splendeur ! Enfin, abritée sous un dais, exaltée sur la *sedes gestatoria*, au milieu des cierges et des longs éventails de plumes d'autruches, apparut l'imposante et auguste figure du souverain pontife tenant en main la triple croix, portant au front la triple couronne, s'avancant à travers la double haie de soldats, genou en terre et présentant les armes, au milieu de la foule émue et inclinée sous la bénédiction.

Bientôt la voix de Léon XIII s'éleva sereine et forte, proclamant *urbi et orbi* la formule consacrée de la quadruple canonisation. Les canons du château Saint-Ange ne mêlèrent point, comme au temps jadis, le tonnerre de leurs détonations au carillon de toutes les cloches de la basilique et des trois cents églises de la Ville éternelle. Mais les fameuses trompettes d'argent, depuis onze ans silencieuses, firent éclater soudain leur vibrante sonnerie, tandis que le sol s'ébranlait sous les crosses des fusils.

Après la messe, on vit défiler la procession en l'honneur des nouveaux saints. En tête, une députation des viles auxquelles ils appartenaient portait les présents accoutumés : de petits pains au beurre gaufrés d'or et d'argent, de petits barils en or contenant de l'eau et du vin, une couple de tourterelles et une cage remplie de petits oiseaux chanteurs. Au milieu du frémissement de la procession, on entendit distinctement le gazouillement des petits oiseaux dont la cage était portée par un vénérable religieux et qui égrènèrent subitement les notes joyeuses de leur babillage, comme une hymne d'allégresse et d'heureux présage.

CH. FRANCK.

AUTOUR DU MONDE

(Suite.)

DELHI

Samedi, 15 octobre 1881.

Je rencontre à Phôtel mon ami Letchfield, de New-Zealand, partant pour Massouire par le train de 7½ heures. Je lui serre la main et va faire une promenade dès qu'il fait frais.

C'est avec bonheur que je parcours les belles allées du jardin de la Reine, magnifique promenade avec de l'eau courante partout, des arbres superbes et d'épais massifs de rosiers en fleurs et d'orangers chargés de fruits. Sur les bords d'une pièce d'eau, près d'un énorme éléphant de pierre, sculpture antique provenant de Guaboi, errent des ibis, des grues et d'autres grands oiseaux. Des nuées de perroquets verts voltigent et babillent de tous côtés. A l'une des extrémités de ce beau jardin se dresse l'Institut de Delhi, contenant une riche bibliothèque et un musée où sont exhibés une foule d'objets provenant des fouilles exécutées dans les environs.

En face du musée se trouve la tour de l'horloge, élégante construction gothique. A deux pas, je me trouve dans le Chandi-Chouk, principale rue de Delhi, parfaitement entretenue et large de 80 pieds. Des boutiques d'orfèvreries, de maroquineries, de tissus brodés d'or et produits variés du cachemire, en occupent les côtés ; elles passent pour les mieux assortis de l'Inde entière. Le Chandi-Chouk, passant devant les jardins de la banque de Delhi, aboutit à la citadelle, dont les hautes murailles de grès rouge, flanquées de bastions et de tourelles, ressemblent beaucoup à celles du fort d'Agra et, comme elles, dominent le cours de la Jumna. On y accède par deux entrées dont la principale est la porte de Lahore, splendide arcade gothique, se prolongeant en un long passage voûté comme une cathédrale, ornée au centre par une petite cour octogonale ornée d'inscriptions arabes décoratives ou applications de marbre et de fleurs en mosaïques.

A l'intérieur, je visite d'abord la galerie des musiciens, vaste construction à deux étages avec arcades et

terrasses superposées, puis la salle des audiences publiques, au milieu de laquelle s'élève un trône couvert de mosaïques. Malheureusement, l'ornementation des voûtes et des piliers, autrefois incrustés d'or et de pierres précieuses, a eu beaucoup à souffrir. Traversant une petite cour voisine, on arrive à la salle des audiences particulières, admirable colonnade sculptée et dorée, avec balcons de marbre finement découpés et kiosques sur la Jumna. Le plafond était autrefois revêtu de filigrane d'or et d'argent. Au centre, se trouvait le fameux trône des paons, estimé jadis à \$30,000,000. Toutes ces richesses furent enlevées en 1739, par le roi de Perse, Nadir Shah. On lit sur les pilastres de la salle cette inscription plusieurs fois répétée en caractères arabes : *S'il existe un paradis sur la terre, c'est ici.*

Près de là, on voit encore une partie des bâtiments du sérail, les bains royaux et une petite mosquée. Ce sont autant de merveilles, le marbre blanc décoré de mosaïques et de fleurs en or y revêt, sous l'habile ciseau de l'artiste, les formes les plus capricieuses.

Hors de la forteresse, à l'extrémité d'une large esplanade, se trouve le *Jumna Masjid*, l'une des plus belles mosquées de l'Inde, sinon du monde entier. Elle est située sur une éminence rocheuse d'où l'on domine la ville. Un magnifique escalier de quarante marches conduit à une plate-forme de 350 pieds de côté, avec une pièce d'eau au centre. D'élégants arceaux courent sur trois des côtés, reliant un nombre égal de portails majestueux. Un pavillon de marbre de forme octogonale s'élève à chaque angle. Le quatrième est occupé par la mosquée dont les trois dômes, d'une blancheur immaculée, sont revêtus d'ornements en bronze doré. L'intérieur est pavé de dalles de marbre blanc, encadrées d'une bordure noire et de pierre rouge, dont la combinaison produit le meilleur effet, s'élève à une hauteur de 160 pieds. Shah Jehan en fut le fondateur, en 1630. On conserve, dans un petit pavillon, différentes reliques vénérées, parmi lesquelles la plus célèbre est un poil de la barbe de Mahomet.

Avant de retourner à l'hôtel, je visite, dans le Chandi-Chouk, la mosquée où se tenait Radu Shah pendant le massacre de Delhi. Cent mille personnes de tout sexe et de tout âge avaient déjà été égorgées lorsqu'il envoya l'ordre de cesser le massacre.

La ténacité des marchands qui m'assiègent à l'hôtel dépasse toutes les bornes. Ils trouvent toujours le moyen d'envahir ma chambre à chaque instant, et je ne parviens à m'en débarrasser qu'au moyen de menaces énergiques.

Parmi les objets qu'ils cherchent à me vendre quinze ou vingt fois la valeur, ce qui me séduit le plus, ce sont les fines peintures sur ivoire, reproduction fort exacte des principaux monuments du pays.

Je passe le reste de la journée à prendre des notes.

Dimanche, 16 octobre 1881.

Je me lève à 3½ heures et pars à 4 pour aller au *Kotub-Minai*, distant de 15 milles. Un guide, du nom de Burlasdee, m'accompagne. Après avoir de nouveau traversé la ville et dépassé plusieurs ruines éparses dans la campagne, ainsi que d'innombrables tombeaux que l'on reconnaît au dôme unique qui les surmonte, tandis que les mosquées en ont toujours au moins trois, nous arrivons au mausolée de *Safdar-Jang*, vizir d'Amed Shah et vice-roi d'Oude.

Au centre d'un petit jardin carré, sur une terrasse de marbre blanc, s'élève ce monument, imitation remarquable, quoique dans de moindres proportions, du *Taj d'Agra*.

Une heure après, nous sommes en présence de l'une des merveilles de l'Inde, le *Kotub-Minai*, ou colonne du géant : c'est la tour la plus élevée du monde entier. Elle est dans un parfait état de conservation. Son diamètre, de 160 pieds à la base, va toujours en décroissant, et n'a que 12 pieds au sommet qui s'élève à 225 pieds au-dessus du sol. Elle compte cinq étages, dont la hauteur diminue en proportion de la largeur du fût. Cette disproportion a pour effet, en exagérant la perspective, d'augmenter la hauteur apparente. La forme du *Kotub* est polygonale jusqu'à la hauteur du premier étage. La surface entière du monument est profondément cannelée du haut en bas, ornée de délicates ciselures et de larges bandes horizontales où des versets du Coran sont sculptés en relief. Les trois premiers sont en grès rouge, les deux derniers en marbre blanc et noir ; les galeries saillantes qui les séparent sont richement décorées et supportées par des consoles massives. La construction de cet édifice grandiose remonte au commencement du treizième siècle. Un escalier de 325 marches conduit aisément au sommet, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur la campagne environnante, les ruines et les tombeaux épars dans l'immense plaine. Mais ce n'est pas le *Kotub* seul que l'on vient admirer à cinq milles de Delhi. Il n'existe peut-être nulle part au monde un endroit où tant de monuments se trouvent agglomérés sur un espace aussi restreint.

Au pied même de la tour du Géant se trouve une mosquée construite avec les débris d'anciens temples. On peut y admirer toute une forêt de hautes colonnes carrées dont les sculptures bizarres, fouillées avec une patience incroyable, offrent une variété infinie de des-

sins. Au milieu d'une cour se dresse le fameux pilier de fer d'une longueur totale de 45 pieds, mais enfoncé en terre jusqu'à la moitié de sa hauteur. Une inscription fait remonter au quatrième siècle de notre ère l'origine de cette singulière colonne de métal, forgée d'un seul bloc.

A peu de distance on voit les restes d'une tour inachevée, deux fois plus large à sa base que le *Kotub*, mais dont la hauteur ne dépasse pas 30 pieds. Près de là sont les ruines du palais d'Aladin, dont il ne reste plus que quelques murailles d'une épaisseur énorme et une porte majestueuse, véritable chef-d'œuvre d'ornementation arabe.

Je citerai encore le tombeau de l'empereur *Attamash*, mort en 1236, auquel on attribue la construction du *Kotub* : l'intérieur, décoré avec goût, est une merveille de grâce et de délicatesse. A trois quarts d'heure de route du Géant, se trouve le mausolée de l'empereur *Humayoun*, père d'Akbar le Grand. Ce noble édifice, antérieur d'un demi-siècle au *Taj*, s'élève au milieu d'une vaste terrasse carrée, supportée par d'élégants arceaux et à laquelle on arrive par quatre grands escaliers. Chacun des côtés du mausolée est percé de trois hautes et profondes arcades, garnies de panneaux découpés à jour, en guise de fenêtres. Tout l'édifice est en pierre rouge avec incrustations et dôme en marbre blanc. L'intérieur est également en marbre ; autour de la salle centrale, qui renferme le cénotaphe de l'empereur, court un corridor reliant quatre autres pièces octogonales où se trouvent les tombeaux de ses épouses favorites.

Je me repose longtemps sur la terrasse, admirant à droite à gauche cette campagne pittoresque et boisée où l'on rencontre à chaque pas des pans de murs isolés, des portiques dévastés, des mosquées en ruine et des tombeaux à demi-cachés sous une végétation parasite d'arbrisseaux et de plantes grimpantes. C'est ici, en 1857, que le général Hodson tua le fils de l'empereur *Abou Bekr*.

Delhi fut détruite et rebâtie neuf fois à divers endroits. Sa population est aujourd'hui de plus de 180,000 âmes. Je retourne ensuite à l'hôtel, enchanté de ma promenade matinale. Je passe le reste de la journée à prendre des notes.

Lundi, 17 octobre 1881.

Je passe l'avant-midi à biotter et dans l'après-midi, à 3 heures p.m., je quitte Delhi pour Jeypore, qui est distante de 192 milles.

La campagne est de plus en plus accidentée, on commence à apercevoir les collines Chittore, qui s'élèvent à 1200 pieds au-dessus de la plaine. A 6 heures a.m., le 18, j'étais à Jeypore. Je laisse mes gros bagages en gare, prends une voiture et descends à l'hôtel *United Service*, où un bon déjeuner me fut servi.

JEYPORE

Jeypore, capitale de l'ancien état de Dhondar, fut bâtie en 1728 par le roi *Jay Sing*, dont j'ai déjà parlé à propos de l'observatoire de Bénarès. C'est aujourd'hui la résidence du maharajah *Ram-Sing*, dont les possessions sont situées dans la partie orientale du Rappoutana. C'est une contrée saine, mais à moitié déserte, sèche et exposée par suite du manque d'eau aux ravages de la famine. Les *Raypoutes* ont le teint plus blanc que les autres Hindous, ils appartiennent à une race fière et orgueilleuse.

Autrefois l'infanticide des filles était d'un usage général parmi les castes élevées, les Anglais eurent beaucoup de peine à abolir cette coutume.

Jeypore est une des belles villes de l'Inde. Elle est située dans une riche vallée, au pied de collines granitiques que domine une imposante citadelle. La rue principale a 100 pieds de largeur et est fort longue. Aux différents points d'intersection, se trouvent de grandes places et des marchés fort animés. Les maisons sont couvertes de dessins variés ; d'arabesques en forme de pots de fleurs ; généralement cette riche ornementation se détache en blanc sur fond rouge ou bien bleu sur blanc. La couleur jaune paraît réservée aux palais des souverains, aux monuments publics, aux temples hindous. Dans les rues latérales, on remarque de charmantes habitations avec balustrades découpées à jour et kiosques élégants ; presque toutes sont ornées de fines peintures représentant des scènes religieuses ou des aventures de guerre et de chasse. L'attrait de la couleur est si puissant aux yeux des habitants de Jeypore que, non contents de barioler leur demeure, ils vont encore jusqu'à teindre les animaux domestiques. Il n'est pas rare de rencontrer des poules vertes, des chèvres violettes et des moutons bleus. Les cornes des bœufs sont peintes en rouge ; il en est de même du front des éléphants.

Perre à travers la ville, à pied, au hasard. Ici, point de monuments comme à Agra ; l'aspect de la rue suffit pour intéresser. Voici des échoppes où l'on vend de jolies statuette en marbre doré, représentant les dieux du panthéon hindou.

Jeypore est renommée pour ce genre de fabrication ; c'est dans ses environs que se trouvent les carrières de marbre blanc qui ont fourni tant de précieux matériaux aux capitales des Mongols. Plus loin, dans une bou-

tique ouverte, des jeunes filles à demi-nues tournent rapidement les meules pour écraser le grain.

Dans la rue, le costume des femmes est différent : elles ont une courte camisole qui ne couvre que les épaules et la partie supérieure des seins, laissant le torse et une partie du ventre nus ; des pantalons collants complètent leur costume. Leur tête, recouverte d'une longue pièce d'étoffe, qu'elles ramènent aussi sur la bouche si quelque étranger les regarde.

Les hommes portent un turban blanc ou rouge, roulé avec art autour d'une coiffe qui s'élève en pointe sur l'un des côtés. Ils ont la barbe hérissée, séparée par une raie verticale et dirigée horizontalement à droite et à gauche ; souvent ils se la teignent en rouge, ce qui leur donne un aspect singulièrement féroce.

Les rues sont très larges, munies de trottoirs, plantées d'arbres, d'une grande propreté et éclairées au gaz.

Dans l'après-midi, je visite le palais du maharajah, qui est en marbre blanc et d'une grande beauté. Je vais voir ensuite la façade du palais des Vents, avec ses innombrables clochetons qui forment autant de balcons séparés.

Je rentre en ville au soleil couchant et me rends à l'hôtel pour le dîner.

A 7½ heures, je continuais ma route sur Bombay.

Je passe la nuit assez confortablement. A une heure a.m. nous passons Ajmere.

Mercredi, 19 octobre 1881.

A 9 heures, je prenais le déjeuner à Nana. La campagne est moins accidentée. A 4 heures p.m. nous étions à Ahmedabad, fondée en 1812, par Ahmea Shah.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

SONNET

AU DOCTEUR JOSEPH GODBOUT

Ami, pour t'adoucir la coupe des douleurs,
Je ne vois aujourd'hui nul baume, nul dictame ;
Et, frappé par le coup qui foudroya ton âme,
Je ne puis que mêler mes larmes à tes pleurs.

L'ange qui, dérobé sous les traits d'une femme,
Versait sur ton chemin ses rayons et ses fleurs—
Dans son vol vers le ciel, a souffleté la flamme
De tes rêves—éteint l'étoile de tes bonheurs.

Et te voilà perdu dans un désert sans borne !
Bien longtemps la tristesse et l'isolement morne
Pèseront lourdement sur ton front accablé ;

Mais pourtant dans ta nuit une étoile te reste :
C'est ta candide enfant dont le regard céleste
Te parlera souvent de ton ange envolé !

W. CHAPMAN.

CHOSSES ET AUTRES

On joue à Paris, depuis quelques semaines, un grand drame de Paul de Maurice, *quatre-vingt-troize*, tiré du poème de Victor Hugo qui porte ce titre. La critique en fait de grands éloges.

Les religieuses de l'Hôpital - Général de Québec viennent de publier un magnifique volume : *Myr de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec*, histoire du monastère de Notre-Dame-des-Anges. Nous aurons occasion de parler plus tard de cet important travail.

Nous lisons ce qui suit dans un journal parisien : " La pomme doit toujours figurer sur la table des travailleurs intellectuels, ce fruit fournissant un reconfortant pour le cerveau fatigué. Une chatigny à face rubiconde, une reinette à la sève généreuse, ou une pomme d'api dans sa robe de cinabre est donc le meilleur dessert qu'un forçat littéraire puisse prendre à la fin de son dîner."

A Calais, France, il y a quelques jours, trente personnes périssaient par suite de la rupture d'un des bassins de l'aqueduc.

Tout dernièrement, à New-York, une vingtaine d'employés du *Word* et du *Register*, trouvaient la mort dans l'incendie de ces établissements.

Ces deux catastrophes, succédant à celle du théâtre de Vienne, sont de nature à impressionner les populations des grands centres.

Un grand journal anglais nous apprend que la mode du deuil porté par les dames est en train de subir une transformation. Au lieu de s'envelopper de vêtements noirs et de crêpe, comme c'est encore l'usage ici à la mort d'un parent, elles se contentent de porter au bras une simple bande noire. Le même journal prétend que si le deuil était trop considérable jadis, il ne l'est pas assez maintenant, et que l'on est passé d'un extrême à l'autre. Le nouveau deuil prêtera à d'étranges méprises. Dans

les grandes villes, où l'on se perd souvent de vue pendant des mois, on sera porté à demander des nouvelles de son mari à une veuve dont la mode, mise de côté, aurait fait connaître le malheur.

Les délégués Français.—Le télégraphe a fait allusion il y a une quinzaine de jours à une entrevue qu'un rédacteur du *Figaro* avait eue avec le général Boulanger à l'arrivée de celui-ci en France. Voici un extrait de ce rapport en ce qui concerne le Canada :

—Et au Canada ?

—Au Canada, nous avons trouvé la population si française, si réellement française, que les traités du siècle dernier ont détaché de nous. La vue de ces villes de Montréal et de Québec fait quelque chose au cœur, je vous assure. Les Canadiens sont de braves gens. Ils n'ont pas oublié la mère-patrie d'autrefois. Non qu'ils cherchent à se replacer sous son égide, ce serait folie, mais grâce à l'espèce d'autonomie ou plutôt de tranquillité locale que leur accorde l'Angleterre, ils vivent heureux, sans désirer, je crois, autre chose que cette autonomie qui leur plaît mieux que l'éventualité d'une réunion aux Etats-Unis.

Le fameux pointage opéré par les soins de l'administration pour se rendre compte de la circulation à Paris, n'est pas entièrement terminé, mais nous pouvons donner d'ores et déjà quelques renseignements.

La rue par laquelle il passe le plus grand nombre de voitures est la rue Montmartre, qui a une circulation de 100,000 voitures par vingt-quatre heures. Puis vient l'avenue de l'Opéra avec 26,000 voitures ; les grands boulevards : le boulevard des Italiens 20,000 voitures, de la Madeleine 2,000, la rue Royale 22,000.

Le pont sur lequel la population est la plus active est le pont Neuf sur lequel il passe 18,000 voitures par jour. Nous citerons encore le boulevard Saint-Denis, 15,000 voitures ; la Chaussée d'Autin, les boulevards Saint-Martin, Haussmann, du Palais, le pont de la Concorde qui donnent passage à environ 10 à 13,000 voitures.

On en compte 4,000 rue d'Amsterdam, 3,000 rue du 4 septembre, 8,000 boulevard Malesherbes et rue de Châteaudun, 9,000 boulevard Saint-Germain.

L'institut des Petites-Sœurs des Pauvres, dont le but est de recueillir et de secourir les vieillards sans ressources, fonde en ce moment sa deux centième maison.

Ces jours-ci une cohorte de ces humbles filles, sous la direction d'une des assistantes générales de la congrégation, quittait la maison-mère et le noviciat, pour se rendre à Tunis. Elles vont y ouvrir un asile ; elles y vont au nom de l'obéissance et de la charité, sans autres fonds que quelques légères aumônes privées, à peine suffisantes pour le voyage, et comptant que la Providence, au milieu des musulmans et sur la terre d'Afrique, ne leur manquera pas plus qu'au milieu des protestants et des incrédules, en Europe et en Amérique.

Elle vivront à Tunis, et elles feront vivre les vieillards qui les attendent, comme elles vivent et comme elles font vivre partout ailleurs les quarante mille pauvres environ qu'elles ont recueillis, et dont elles assurent la paix et la joie ; elles vivront du produit de la quête quotidienne. C'est la générosité des Juifs, des Maltais, des Arabes, et de toutes les populations hybrides qui occupent les côtes d'Afrique, que leurs prières et leurs vertus féconderont, et dont elles feront des instruments de civilisation, de conversion et par conséquent de sérieuse colonisation au profit et à l'honneur de la France.

On s'entretient à Rome d'une histoire de *queue* des plus amusantes, écrit un correspondant de cette ville à la date du 10 janvier. L'étiquette de la cour ordonne que les traînes soient toutes de la même longueur. A la dernière réception diplomatique, la marquise de Montereno, dame d'honneur de la reine, fit remarquer à Sa Majesté que l'élégante robe de Mme Leguay, femme du ministre de Belgique, robe parisienne s'il en fût, ne paraissait pas avoir la longueur désirable... Pour ce fait grave on envoya la baronne de Keudell en ambassade auprès de la charmante femme, qui sourit en priant M. de Keudell de la suivre dans un salon voisin... Elle demande des ciseaux et, relevant sa traîne par un geste ravissant, coupe la queue malencontreuse puis la remet dans les mains du baron.

—Cher baron, dit-elle, ayez donc la bonté de porter cela à la marquise de Montereno, elle pourra s'assurer ainsi que ma traîne a bien la longueur exigée.

Après ces mots, Mme Leguay disparaît en laissant M. de Keudell fort embarrassé de ces flots de peluche et beaucoup plus en peine que s'il se fût agi de contracter un traité politique.

Cette scène a beaucoup diverti la cour. Depuis ce temps, m'assure-t-on, on n'appelle plus le baron que M. de Queue d'elle. Pardon, une fois n'est pas coutume.

Un vieux soldat.—Dernièrement est mort à Vigo, en Espagne, l'un des derniers débris de la garde impériale

de Napoléon Ier, âgé de 103 ans ; voici quelques détails sur ce centenaire :

Il était d'origine italienne et s'appelait Nicolas Gragnola, fut incorporé dans l'armée française et fit la campagne d'Allemagne, prenant part aux célèbres batailles d'Austerlitz, d'Iéna.

Après avoir pris part à la campagne d'Espagne, il resta à Madrid, sous les ordres du général comte Léopold-Sigisbert Hugo, père de notre illustre poète, et ami du roi Joseph.

Notre héros prit part à la campagne de Russie avec les troupes envoyées d'Espagne, assista à la bataille de la Moskowa, à l'incendie de Moscou et à la désastreuse retraite de Russie.

A la bataille de Leipzig, il tua sept Cosaques qui poursuivaient l'empereur, et fut blessé au passage du pont.

En 1815, il figura entre les vétérans qui se joignirent à l'empereur au retour de l'île d'Elbe, et prit part à la bataille de Waterloo.

Il était chevalier de la Légion d'Honneur, et l'empereur Napoléon III lui offrit, à plusieurs reprises, sur sa cassette, une pension de 110 francs par mois et l'entrée aux Invalides, mais le vieux soldat refusa, prétendant que ses affaires étaient assez prospères.

Il a été marié trois fois ; il a eu vingt-huit enfants, dont la plupart sont déjà morts.

M. Jeandel habite la ville de Spa (Belgique). Il est luthier de profession ; c'est lui qui fournit et répare les instruments de musique à l'orchestre du théâtre de cette ville. Nous voyons dans le *Foyer*, journal théâtral de Liège, que M. Jeandel a envoyé sa facture à M. Jahn, chef d'orchestre du théâtre de Spa. Nous la reproduisons ici :

Doit M. Jahn, chef d'orchestre, Spa, à M. Jeandel, luthier, rue Pont-d'He, Liège.

Réparations et fournitures à l'orchestre de Spa, pendant l'année 1881 :

1. Avoir gratté le bec de M. Kurkowski et lui avoir posé une anche.....	fr. 3,50
2. Avoir remis une embouchure à M. G. Xhrouet et nettoyé sa clarinette.....	7,00
3. Avoir nettoyé à l'esprit-de-vin les flûtes de MM. Dehousse et Tahan.....	4,00
4. Avoir remis une mèche de crin à M. Heinberg, qui était dégarni.....	1,00
5. Avoir remis des boyaux neufs à MM. les violonistes Lagarde, Mozin et Dispa....	50,00
6. Avoir changé les ressorts de M. Gérardy, dont le piston était encrassé.....	4,50
7. Avoir débouché MM. Daloz et Rikir, remplacé leurs boudins et repoli leurs pavillons.....	20,00
8. Avoir enlevé les bosses de M. Ysaye et redressé sa timbale.....	5,00
9. Avoir remplacé la peau d'âne de M. Coulevant qui était crevée.....	5,00
10. Avoir assoupli celle de M. Antoine Xhrouet qui était trop dure et lui avoir fourni des baguettes.....	6,50
11. Avoir recollé l'âme des frères Strivay qui s'était détachée et reverni leurs contre-basses.....	15,00
12. Avoir fourni un triangle à sonnettes à M. Vic. Fontaine et remastiqué sa clarinette.....	24,00
Total :	145,50

Rien n'est plus propre à faire décider un homme à rester célibataire que de passer la nuit chez un ami marié qui a plusieurs enfants malades et être tenu éveillé une partie de la nuit par leurs cris. Tout ce qu'il faut pour guérir ces enfants souffrants c'est de leur administrer des Amers de Houblon.—*Traveller.*

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composés les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

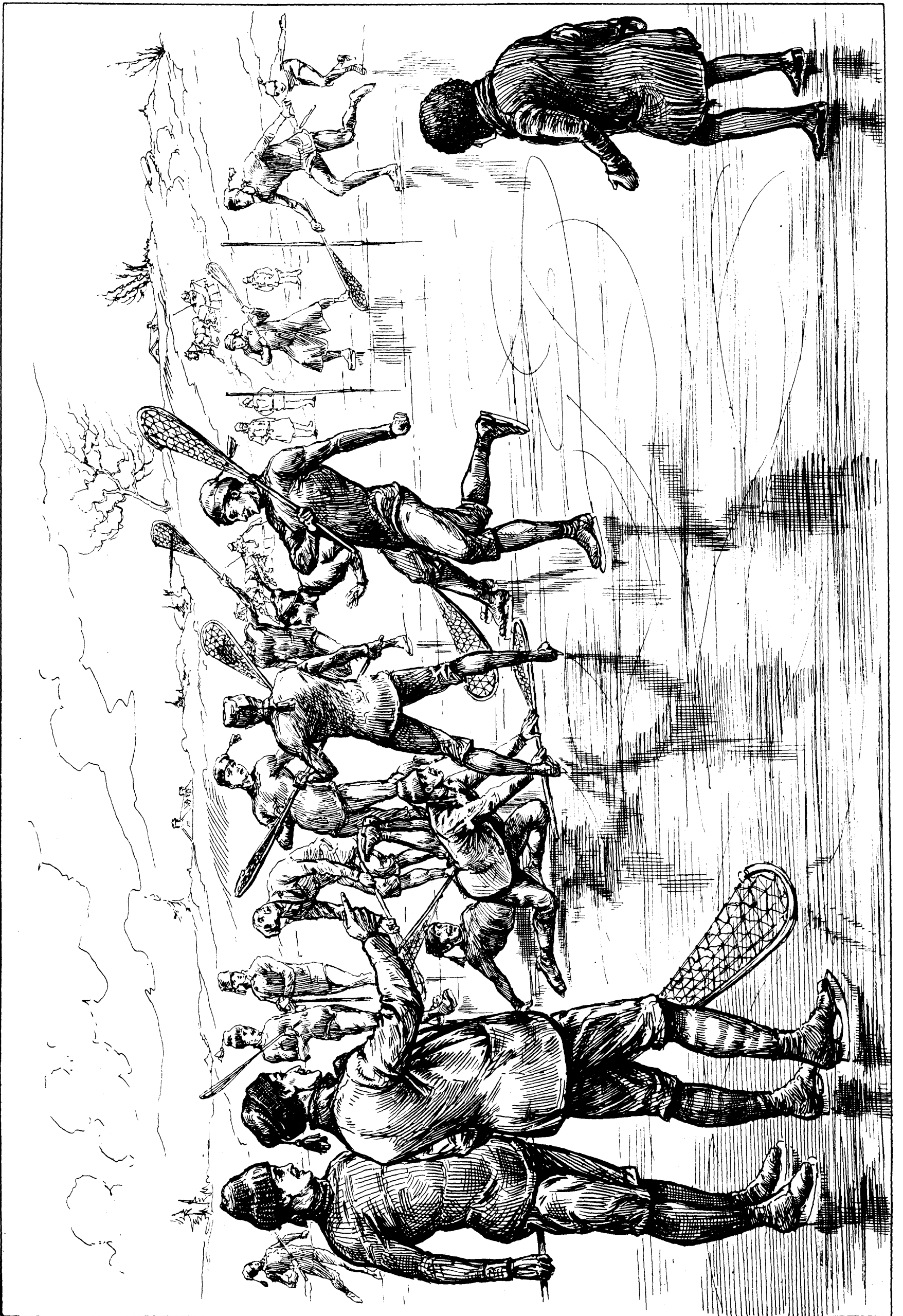
Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

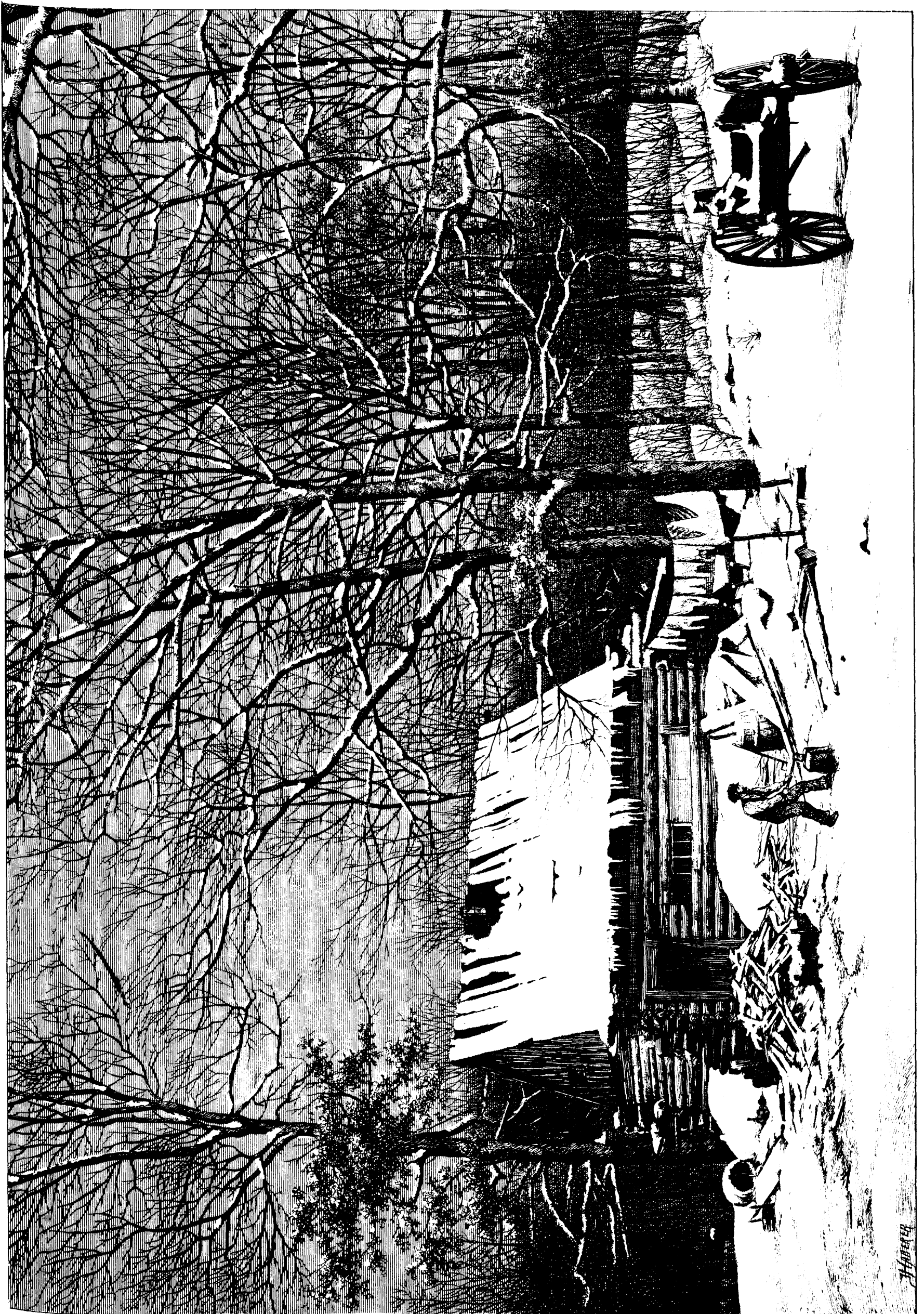
Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.



UNE PARTIE DE GROSSE SUR LA GLACE



UNE HUTTE—VUE PRISE DANS LES FORÊTS DU HAUT-CANADA

LES MOINEAUX

Hôtes joyeux de nos hivers,
Qui voltigez sous ma fenêtre
Petits moineaux,
Charmants oiseaux :
Tressez votre nid champêtre,
Craignez du temps les durs revers. } *bis.*

Un brin de paille, un crin soyeux,
Un léger duvet, une plume,
Un fin rameau
Du bel ormeau,
Contre le vent, contre la brume, } *bis.*
Gardera vos chants amoureux.

Mais quand à la dure saison,
La neige revêt la prairie,
D'un blanc manteau,
D'un froid bandeau ;
Comment vis-tu race chérie } *bis.*
Le givre couvre le gazon ?

Dieu chérit les pauvres oiseaux
Il leur donnera leur pâture,
C'est par vos mains
Heureux humains
Par vos mains durant la froidure } *bis.*
Que vivront les petits moineaux.

C. F. D.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

III

Certes, lorsque Alix de Saures épousa M. de Douhaut, l'avenir lui paraissait aussi délicieux que brillant. Elle s'était prise d'un enthousiasme irrécusable pour ce jeune savant autour duquel s'élevait le bruit flatteur d'une précoce renommée, et elle quitta joyeusement l'antique ville de province où sa jeunesse avait fleuri, entourée d'amour.

C'était une âme tendre et délicate, avide d'affection, plus avide encore de dévouement. Ce qui l'avait le plus charmée chez M. de Douhaut, c'est ce qu'elle avait pris pour l'abnégation et l'oubli de soi. Il s'absorbait dans ses sévères études, embrassait avec ardeur les fatigues de toutes sortes, se consumait en veilles et en travaux sans paraître jamais songer à ses plaisirs, sans se mêler au mouvement humain qui l'entourait. Alix éprouvait une admiration passionnée, un respect attendri pour cette jeunesse grave, austère, sans plaisirs ; elle rêvait de l'accompagner dans ses voyages, de reposer son esprit et de réjouir son cœur au chaud contact d'une douce affection. Elle était douée de facultés élevées, mais essentiellement féminines ; quelque chose de fin, de tendre et d'ému se glissait dans ses jugements et ses pensées ; c'était bien la compagne qu'aurait pu rêver un savant, si... M. de Douhaut eût jamais fait des rêves.

Loin de moi l'idée de prétendre que la science ou le travail ardemment poursuivi dessèche le cœur, et que l'intelligence ne peut s'élever qu'aux dépens des affections et sur les ruines de la vie intime ! Chez une nature complète, et bien équilibrée, il n'y a point de ces désastres contre-poids ; le but cherché n'isole pas expressément telle ou telle faculté — au contraire, par un mystérieux travail d'ensemble, dû à une admirable harmonie dans l'organisation, tout effort entrepris dans une intention élevée accélère le mouvement de l'âme et donne une impulsion plus vive même aux facultés qui ne semblent pas être directement en jeu. J'ai connu des savants qui joignaient à une noble intelligence le cœur tendre d'une femme et la simplicité d'un enfant ; j'ai trouvé, chez des hommes voués aux études les plus arides, une humeur douce et facile, une gaieté communicative qui faisaient le charme de leur foyer. Ceux-là ne se croyaient point dispensés par leurs graves labours des menus soins de la vie ; les services qu'ils rendaient à la science et à l'humanité ne leur paraissaient point le dernier mot de leur tâche ici-bas, et ils croyaient devoir répandre la joie dans une sphère plus humble, comme le soleil, qui éclaire les hautes montagnes, baigne sans plus d'efforts les grains de poussière de la plaine.

Mais il n'en était pas ainsi de M. de Douhaut. Esprit étroit, exclusif, il poursuivait avant tout son propre plaisir, son propre intérêt et sa réputation. Qu'il préférât à une vie facile les longues veilles, l'isolement, les voyages fatigants et souvent dangereux, c'était évidemment une chose bizarre, bien faite pour colorer de l'apparence du dévouement un égoïsme d'une nature particulière, mais c'était réellement là son goût. Sa nature sèche trouvait une pâture suffisante et une sorte d'enivrement dans les recherches fatigantes et fastidieuses, son esprit un peu sauvage et porté à la misanthropie ne répugnait point à l'isolement, et son tempérament plein de vigueur, en dépit de sa frêle stature, supportait stoïquement les privations et la vie souvent pénible des contrées lointaines. Hors la branche à laquelle il s'était adonné, rien n'éveillait son enthousiasme ou seulement son intérêt. Les plus hautes questions qui puissent intéresser l'humanité le laissaient aussi indifférent que l'art, sous toutes ses formes, le trouvait insensible. Ses admirateurs louaient cette tendance unique, absolue, comme la condition du succès, alors qu'elle n'était qu'une marque d'impuissance. Certes, l'intelligence humaine n'est point universelle, et ses efforts ont une limite : chacun de nous a sa voie qu'il ne peut suivre d'un pas ferme qu'autant qu'il y concentre sa force d'action ; mais le véritable génie, tout en conservant sa spécialité, sent vibrer en lui une corde sympathique pour ce qui est vraiment digne d'admiration, que ce soit dans l'ordre de l'esprit ou dans celui des choses du cœur — et M. de Douhaut n'avait jamais eu de génie.

Comment se maria-t-il ? La beauté d'Alix éveilla-t-elle en lui un amour passager, ou bien songea-t-il à laisser un jour son nom à un fils ? Peut-être lui-même eût-il été embarrassé d'expliquer les motifs qui le poussèrent vers cette union. Il ne se

montra, pendant les fiançailles ni tendre, ni empressé — Alix ne voulut point s'en apercevoir. Elle respectait ses distractions et se promettait, avec une joie profonde, quand elle serait sa femme, d'apprivoiser doucement ce sauvage et de doubler ce savant d'un homme heureux, aimable et gai.

Cette illusion ne s'évanouit pas tout d'abord. La jeune femme fut quelque temps sans comprendre le mot de cette nature, qui cachait une grande vulgarité de sentiments sous une certaine originalité d'allures. Mais elle ne devint pas mère, et au regret qu'elle en ressentit s'ajouta péniblement le désappointement presque brutal de son mari. De ce moment, elle découvrit qu'il était froid et sec, elle vit clairement, non-seulement qu'il ne l'avait jamais aimée, mais encore qu'il n'était inaccessible à la douce poésie de l'amour, indifférent aux attentions ingénieuses dont elle l'entourait, et surtout, oh ! surtout insensible à sa tendresse. Il n'avait pas besoin d'elle, et chacun sait qu'une telle pensée a de douloureux, et à quel isolement se croit voué l'être qui ne se sent nécessaire à personne. Elle ne put jamais prendre sa place au fond de ce cœur étroit ni dans cette vie absorbée ; il n'essaya jamais d'associer cette fine intelligence à ses études, quoiqu'elle y aspirât si ardemment ! Enfin, il lui laissa une liberté absolue et lui témoigna une estime invariable, en continuant à vivre d'une existence à part, et en s'éloignant d'elle sans regret.

Alors, un désespoir profond s'empara de madame de Douhaut, et envahit comme un flot glacé toutes ses tendances et ses aspirations vers le bonheur. Son cœur désabusé demeura cependant fidèle à ses premières affections, et cet amour qu'on ne lui rendait point devait faire son tourment, tourment d'autant plus cruel qu'elle savait son mari incapable de le comprendre.

Pendant les fréquentes absences de M. de Douhaut, réfugiée dans sa tranquille ville natale où la mort, hélas ! la priva des tendresses qui l'avait d'abord soutenue, elle consumait sa vie dans l'attente de lettres brèves et froides. Puis, lorsque son mari était de retour, bannie de son cabinet pendant les longues soirées d'hiver, détachée du monde, elle repassait dans son souvenir sa vie désabusée, et se livrait à une douleur ardente qui, pour être soigneusement renfermée au dedans, n'en exerçait sur sa santé que des ravages plus profonds.

Les premiers symptômes de son mal commencèrent alors à se montrer ; mais l'émoi qui compte les soupirs et les larmes de ses créatures lui ménageait une lumière radieuse pour les jours qui allaient suivre, pour ce temps où, belle et jeune encore, elle allait s'avancer à travers les ombres de la mort. D'un livre lu déjà plusieurs fois jaillit soudain pour elle une source de consolations. Jusque-là, elle avait souffert sans se plaindre, parce que sa nature était douce, mais les espérances d'une ardente piété ne s'étaient pas encore offertes à elle avec cette vivacité ineffable. C'est souvent par la douleur que Dieu se fraie une route vers les âmes. Elle accueillit cette avance divine d'un cœur fidèle, et lorsque la pensée de la mort se présenta à son esprit, elle ne la reçut pas comme une menace, mais comme la promesse céleste d'une récompense.

Un lien, cependant, l'attachait à la terre. Anne du Valmoët avait été recommandée à son mari par un ami mourant et vivait depuis deux ans sous son toit. Le besoin de dévouement de madame de Douhaut avait désormais trouvé à s'épancher, une tâche lui était donnée, et cette fois, sa tendresse fut payée de retour. Aussi eût-elle désiré vivre pour diriger, à l'aide de son expérience, cette nature enthousiaste, éprise de toutes les joies de l'existence et si confiante en l'avenir. Une intelligence qui ignorait encore elle-même le degré de puissance auquel elle pouvait atteindre, un ardeur excessive pour le beau et le bien, avec une naïveté assez grande pour se laisser prendre à ce qui n'en est que l'apparence, un cœur tendre et chaleureux, avide d'admirer ce qu'il aimerait un jour, c'étaient là de ces dons qui attirent parfois à ceux qui les possèdent plus de déboires que de bonheur. Madame de Douhaut souhaitait de contenir ces élans dans une sphère plus calme, de préparer cette jeune âme aux mécomptes de l'avenir, et de lui inspirer une résignation qu'elle-même avait peut-être acquise, hélas ! aux dépens de sa vie.

IV

Le printemps était revenu. Paris était brillant et joyeux ; un dernier écho des fêtes de l'hiver y résonnait encore, tandis que les jardins se paraient de cette verdure hâtive, si douce et si fraîche à contempler.

Le petit hôtel qu'habitaient M. et madame de Douhaut, dans l'avenue Joséphine, s'était rouvert, et une société choisie y était accourue avec empressement. Alix avait repris ses jours, et sa pupille jouissait jusqu'à l'ivresse des plaisirs délicats qui lui étaient offerts.

La première enfance d'Anne du Valmoët s'était passée dans une ville de province. Son père, veuf et déjà d'un âge mûr, avait contracté une seconde union, et elle avait ressenti pour sa belle-mère une de ces antipathies enfantines, dues peut-être en partie à l'imprudence des domestiques, et qui rendent les rapports si difficiles entre une petite créature opiniâtre et une jeune femme, qui, tout en étant disposée à la bonté, ne possède pas un fonds inépuisable d'indulgence maternelle. Une solution s'offrait, ardemment désirée par l'enfant elle-même : la pension. Peu d'années après, M. du Valmoët mourut, laissant sa veuve et sa fille presque absolument sans fortune. Il avait fait appel à l'ancienne amitié de M. de Douhaut ; quand Anne fut en âge de quitter le couvent où elle avait été élevée, Alix insista vivement pour la prendre dans sa maison, et madame du Valmoët, qui menait une existence étroite et paisible en province, se vit enlever, non sans satisfaction peut-être, une responsabilité que lui eussent rendue pénible sa situation pécuniaire et surtout le peu de sympathie que la jeune fille lui avait témoigné.

Le premier voyage d'Anne à Paris avait été pour celle-ci une révélation, et son esprit, d'une trempe supérieure, s'y développait rapidement. Son âme était ardente ; mais l'œil pénétrant de madame de Douhaut avait compris au premier abord qu'elle se méprenait sur elle-même. Encore très jeune, et tout entière à l'éblouissement de la vie intellectuelle qui étalait devant elle ses splendeurs, Anne croyait trouver dans les plaisirs de l'esprit le mot du bonheur. Madame de Douhaut voyait plus loin ; elle savait qu'un jour viendrait où le cœur de la jeune fille, capable d'affections puissantes, se réveillerait à son tour, où son esprit, entraîné par sa force même, trouverait vite le fond de ses jouissances actuelles et en sentirait l'insuffisance pour le bonheur. Elle savait que les joies vives et pures d'un heureux foyer sont les seules qui n'amaient pas à leur suite la satiété, la lassitude, et elle ne songeait pas sans crainte aux souffrances qui atteindraient sa jeune amie si un sort semblable au sien lui était réservé. L'âme impatiente d'Anne se blaseait vite sur la célébrité et cherchait la tendresse ; saurait-elle s'en passer ? Et à quels écueils ou à quels désespoirs pourrait-elle être entraînée ?

Les amis de M. de Douhaut et M. de Douhaut lui-même semblaient conspirer avec les tendances de la jeune fille, et développer à l'envi ses penchants ; ils prenaient à sa conversation un plaisir d'autant plus vif qu'elle possédait une fraîcheur d'impressions, un parfum de jeunesse qui éloignaient absolument toute ombre de pédantisme. Elle était timide, et restait volontiers silencieuse quand on ne la mettait pas directement en jeu. Mais s'il surgissait une question intéressante qui la passionnait, elle laissait voir les précoces richesses de son intelligence, gardant toutefois des manières si simples et si contenues que même les gens les plus prévenus contre la supériorité féminine n'eussent pas eu la pensée de lui infliger l'épithète de bas-bleu.

Que le lecteur veuille bien nous accompagner chez madame de Douhaut qui, ce soir, réunit ses amis. Il y a peu de monde dans les deux salons, meublés avec une grâce discrète et une sobriété élégante ; mais les invités sont presque tous des gens renommés par leur esprit, leurs talents, leurs travaux scientifiques. Ils se sont promptement accoutumés à se trouver dans cette maison hospitalière, et s'y accoutent, pour ainsi dire, sur leur terrain. Une agréable liberté règne d'ailleurs chez madame de Douhaut ; les amateurs de whist et d'échecs trouvent dans le cabinet du maître du logis une retraite propice aux combinaisons de leurs jeux savants ; un groupe animé entoure le piano, et il y a en outre, çà et là, de petits recoins pour la causerie.

En ce moment, un peintre, assis devant une table chargée de livres et d'albums, dessine rapidement la silhouette élégante de madame de Douhaut qui, inconsciente de l'attention dont elle est l'objet, se tient debout près du Dr Sertan, et regarde avec un intérêt évident un groupe qui se trouve à l'autre extrémité du salon.

Ce groupe est composé de deux personnes. Anne du Valmoët, appuyée contre la fenêtre ouverte (l'air est extraordinairement doux, et il monte du jardin une suave odeur de lilas) écoute, tantôt sérieuse, tantôt souriante, la conversation animée d'un homme dont la taille presque athlétique forme avec la frêle stature de la jeune fille un contraste qui n'est pas sans grâce.

— Voyez combien Anne semble prendre plaisir à l'entretien de M. Auvray ! murmura tout à coup madame de Douhaut. Vous ne sauriez imaginer à quel point votre neveu m'est sympathique ; il a toutes les qualités à la fois élevées et pratiques qui peuvent assurer le bonheur de ma chère pupille, et je me sentirai tout à fait tranquille si je puis la voir mariée à un être aussi bon, aussi loyal.

Le docteur aussi tenait son regard obstinément attaché sur les deux jeunes gens. Des émotions vives et joyeuses se lisaient sur le visage mobile et expressif de Georges Auvray ; on devinait que chacune de ses paroles, même banale, était inspirée par ce sentiment à la fois juvénile et profond qui, chez les natures ouvertes, révèle sa présence à tous les yeux un peu exercés. Mais celle qui était l'objet de cet amour n'en avait évidemment point conscience ; le tranquille enjouement de ses paroles, l'aisance de ses manières et leur cordialité même dénotaient une parfaite liberté d'esprit et une ignorance absolue du sentiment qu'elle inspirait.

Le docteur était un observateur profond ; une ombre s'étendit sur son visage, et ses sourcils soudain rapprochés lui donnèrent une expression de mauvaise humeur presque féroce.

— Voici plusieurs jours que j'étudie ces enfants, dit-il enfin à voix basse, et je ne partage nullement votre confiance. Je crains d'avoir à regretter ce que j'ai fait... Pourquoi diable n'avez-vous fourré dans cette galère ?

— Oh ! ne parlez pas ainsi ! murmura madame de Douhaut d'un ton suppliant.

Il se radoucit aussitôt et reprit en secouant la tête :

— Elle me plaît, votre pupille, et vous savez bien que je serais heureux si elle aimait Georges. Mon neveu a gardé une fraîcheur de sentiments et une spontanéité qui inclinaient d'avance son cœur vers un amour chaste et élevé... Savez-vous, madame, que moi aussi je mériterais la reconnaissance de mademoiselle du Valmoët en lui donnant un pareil mari !... Et c'est qu'il en est absolument amoureux ! Si elle le refuse, il ne s'en consolera pas aisément, car elle joint aux charmes de son sexe une supériorité d'esprit qui, redoutable aux gens médiocres, attire les âmes élevées et génèreus comme celle de Georges... Mais les jeunes filles ont dans leur nature quelque chose de plus subtil que nous autres hommes. Elles s'attachent souvent à d'imperceptibles détails qui leur font négliger ou méconnaître les grandes lignes... Je crains que votre pupille ne se place à un point de vue défavorable à mon pauvre neveu, et qu'elle ne prenne en elle-même, sans en avoir conscience, le type du caractère qu'elle désire rencontrer chez un mari. Or, il n'y a jamais eu deux êtres plus dissemblables qu'elle et lui. Comprenez-vous mon galimatias ?

Les dissemblances ne sont-elles pas souvent une condition d'harmonie ? demanda vivement madame de Douhaut. Pourquoi Anne ne subirait-elle pas cette loi des contrastes qui, en général, régit toutes nos affections ?

— Et qui fait que vous, la douceur et la grâce personnifiées, sympathisez si bien avec mon caractère brusque et... *raboteux*, n'est-ce pas ?... Pourquoi mademoiselle du Valmoët ferait-elle exception, demandez-vous ? Parce qu'elle n'est pas comme les autres jeunes filles, et que la supériorité même de ses facultés l'égare en lui présentant comme le premier des biens les satisfactions de l'esprit.

— Anne est très aimante.

— Oui, et elle comprendra un jour que les joies du cœur sont les plus douces qu'il nous soit donné de goûter ici-bas ; mais, en ce moment, elle ne s'éprendra que par l'admiration.

— Et votre neveu ne saurait-il donc lui inspirer ce sentiment que toute femme délicate désire éprouver pour un mari ? Il est intelligent !

— Sans doute, mais autrement qu'elle. Il eût peut-être été un grand général, il peut devenir un grand agriculteur, voire même un homme politique ; mais il lui faut, à lui, un but palpable qui surexcite ses facultés ; son esprit n'est pas purement spéculatif ; c'est un homme d'action, il ne deviendra jamais ni un poète, ni un savant, ni un humoriste, ni un écrivain ; il n'en a pas le tempérament... Mademoiselle du Valmoët est encore trop jeune ou trop inexpérimentée pour sympathiser parfaitement avec un genre d'intelligence qui s'exerce dans une sphère si différente de la sienne ; si je la connais bien, elle ne saura pas trouver d'analogies entre elle et Georges. Alors, j'aurai à me reprocher d'avoir été pour mon neveu la cause d'une souffrance, car je vous le répète, il aime cette enfant. Regardez-le, on ne saurait s'y tromper !

Le docteur disait vrai. Depuis quelques jours, Georges avait sur les lèvres l'aveu de cette pure tendresse, réservée jadis à Anne du Valmoët. Cette loi des contrastes à laquelle son

oncle jugeait la jeune fille rebelle, il la subissait complètement, admirant ce que cette âme féminine avait de différent de la sienne, et se sentant aimé à accueillir de sa part cette influence contre laquelle se révoltent les natures étroites ou jalouses, mais où il entrevoyait pour son esprit d'heureuses modifications et un surcroît d'idéal. D'ailleurs, n'exerçait-il pas à son tour sur sa femme une influence d'un autre genre, devant aussi compléter les tendances d'Anne ? Ne lui appartenait-il pas de la guider dans le chemin de la vie, de diriger son enthousiasme et de lui faire part de son expérience ? Oh ! il ne jetterait aucune goutte amère dans cette âme serène ! L'expérience de Georges était celle des hommes honnêtes et confiants—assez mélangée d'indulgence et d'espérance pour n'amener à sa suite aucune désillusion fâcheuse : elle devait seulement fortifier la raison et le jugement de cette charmante créature éprise du beau et du bien, et la rendre plus digne d'élever une famille.

Moins perspicace que son oncle, il était loin de s'alarmer des manières ouvertes et enjouées de la jeune fille, et les jugeait favorable à cette douce intimité qui, selon lui, devait amener la confiance et l'affection. Il lui parlait de sa jeunesse, de sa mère, qu'il avait aimée avec une tendresse passionnée, des angoisses subies pendant la terrible campagne de France—puis de ses occupations agricoles et de ses projets d'avenir. A travers ce canevas, il laissait poindre çà et là un de ces traits qui révèlent une tendance ou un sentiment, et il lui semblait être compris...

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Le *Figaro* du 20 janvier écrit ce qui suit au sujet de la terrible journée de la veille qui a fait perdre cinq milliards à différentes institutions et à des particuliers :

LA JOURNÉE D'HIER

De mémoire d'habitué de la Bourse, jamais débâcle pareille ne s'était vu. Jamais en un seul jour la baisse n'avait atteint des proportions aussi considérables. On avait à peine le temps de coter un cours, qu'un cours inférieur lui succédait. Et cela s'est continué ainsi pendant trois heures sans qu'une amélioration, même la plus légère, ait été essayée.

L'énorme baisse d'hier est l'événement capital de la journée. Toutes les autres préoccupations disparaissent devant cet effondrement général de toutes les valeurs, qui aura certainement pour conséquences de nombreuses ruines. On était bien disposé pourtant, chacun s'était fait un point d'honneur de payer de sa personne au lendemain d'une liquidation qui ne s'était pas terminée sans peine. On cite notamment plusieurs charges, parmi celles des agents les plus posés, dont le capital, sérieusement entamé, a été reconstitué dans les vingt-quatre heures.

Le bilan de la seule journée d'hier est effrayant.

Les diverses dépréciations subies par les valeurs de spéculation pure se chiffrent par trois cents millions de perte sur l'Union Générale, soixante-dix millions sur le Suez, qui avait déjà perdu quatre cent quatre-vingts millions depuis le commencement du mois ; cent vingt millions sur la timbale. Les cours d'hier font perdre à l'Alpine 50 par cent de son capital, et la baisse de la rente représente tout près de trois cents millions de francs.

Comme toujours, ce ne sont pas les motifs qui manquent pour expliquer cette nouvelle panique. Selon les uns, le marché a été écrasé par les ordres innombrables de ventes venus de Lyon ; selon les autres, la baisse est le fait d'un syndicat bien connu, dont l'un des membres les plus importants, M. Lebaudy, n'a, d'ailleurs pas osé venir à la Bourse depuis deux jours. A en juger par les imprécations de toutes sortes qui saluaient hier son nom, chaque fois qu'il était prononcé, il fera peut-être bien de s'abstenir d'y paraître encore pendant quelque temps.

M. Lebaudy est un homme d'environ cinquante ans. Gros, rouge, le ventre rebondi, il a assez l'air d'un marchand de vins qui fait de bonnes affaires. On sait que c'est le plus riche raffineur de Paris, il en est également le plus grand propriétaire foncier. Entre autres immeubles qui lui appartiennent, nous citerons le théâtre du Vaudeville et le marché d'Aguesseau.

La valeur de toutes ses maisons représente bien près de cent cinquante millions, dont il touche les loyers au moyen d'un seul employé et d'un comptable.

Ce qui fait supposer que M. Lebaudy n'est pas tout à fait étranger au mouvement de baisse actuel, c'est que l'on se souvient qu'il avait acheté autrefois 60,000 Suez à 300 frs., et qu'il est connu de tout le monde que la hausse formidable de cette valeur a été, en grande partie, son œuvre, puisqu'il l'a successivement poussée jusqu'à 3,500 francs.

Pourquoi a-t-il lâché les Suez une fois arrivés à ce prix ! Nous n'avons pas à le rechercher, mais on comprend très bien que 60,000 titres tombant tout à coup sur le marché aient lourdement pesé sur les cours, et amené la baisse actuelle.

On ajoute que M. Lebaudy aurait pour associé, dans l'œuvre qu'il vient d'accomplir, un banquier très connu pour être l'un des intimes de M. Gambetta.

En tous cas, que cette baisse soit ou non l'œuvre du syndicat en question, on a calculé que l'effondrement subi par toutes les valeurs depuis le commencement du mois représente, à l'heure qu'il est, une perte de cinq milliards pour la France—juste le montant de l'indem-

nité de guerre payée à la Prusse. Payer cinq milliards la mauvaise humeur de quelques capitalistes aigris par la hausse de l'Union Générale, c'est, on en conviendra, un peu cher.

Maintenant, que va-t-il se passer ? Il est évident que la situation qui paraissait sauvée hier matin, ne l'est plus depuis hier dans l'après-midi. On peut dire qu'à peu d'exceptions près, il n'est plus à l'heure qu'il est, ni un banquier, ni un agent qui puisse établir exactement son bilan, car il ne sait pas s'il rentrera dans ce qu'on lui doit.

Tout le monde a payé hier : mais, en sera-t-il de même dans quinze jours ?

NOUVELLES DIVERSES

A.-G. Bussières, écuyer, N.P. percepteur des douanes, et ci-devant de Québec, a été unanimement réélu maire de St-George, comté de Beauce.

On dit que l'hon. A. P. Caron doit donner un grand banquet aux membres de la presse, pendant la session.

Le *Herald* de Montréal, poursuit la compagnie de Télégraphe pour \$2,000 de dommages pour ne pas lui avoir remis une dépêche importante.

Quelques journaux de Québec mentionnent le nom de M. Faucher de Saint-Maurice comme celui du prochain Orateur.

Le dix octobre dernier, un ballon partit d'Angleterre et depuis on n'en entendit plus parler. Dernièrement, le télégraphe rapportait qu'il vient d'être retrouvé en Espagne avec le cadavre de l'aéronaute, M. Powel.

On dit que l'hon. M. Cauchon, après l'expiration de son terme d'office, comme lieutenant-gouverneur du Manitoba, se présentera de nouveau dans le comté de Montmorency, pour être élu député à la Chambre des Communes.

L'Institut-Canadien de Montréal a offert de donner à la société Numismatique sa collection de vieilles pièces d'argent et de médailles. Dans cette collection se trouvent plusieurs pièces très rares, cadeau que fit le prince Jérôme Bonaparte, après sa visite à Montréal, il y a plusieurs années.

A Saint-Hyacinthe comme à Sherbrooke, on a l'intention de faire une grande démonstration, le 24 juin prochain, à laquelle toutes les sociétés nationales de la province et des Etats-Unis seraient invitées.

Deux projets de loi, qui intéressent vivement le Canada, viennent d'être déposés devant le Congrès des Etats-Unis. Le premier est un bill permettant aux grains récoltés par les cultivateurs canadiens, d'être moulus dans les moulins américains suivant les règlements du département du Trésor. Le second permet aux fers bruts canadiens l'entrée en franchise aux Etats-Unis.

Une cloche colossale, destinée à la cathédrale de Saint-Paul de Londres, vient d'être fondue à Loughborough, dans le comté de Leicester.

Toute en cuivre et en étain, elle ne pèse pas moins de 17½ tonnes, c'est-à-dire 5 tonnes de plus que le bourdon de Notre-Dame de Paris. Sa hauteur est de 8 pieds 10 pouces, et son diamètre de 9 pieds 6 pouces ; elle a coûté 75,000 francs. C'est, d'après les campanologistes, la plus grande cloche d'Angleterre et aussi une des plus gigantesques qui existent.

Les habitants de Londres, dit le *Times*, l'entendront sonner pour la première fois le dimanche de Pâques.

Nous apprenons avec regret dit la *Gazette de Joliette*, la mort du très révd. P. E. Champagneur, arrivée à Rodez, France, le 17 du mois dernier.

Le révd. Père Champagneur, était le fondateur de la communauté dite " Les Clers paroissiaux ou Cathéchistes de St-Viateur " en Canada, et dont la maison-mère est à Joliette.

Il en a été le supérieur jusqu'à il y a quatre ans, date où il a retourné en France, son pays natal, pour y assister le supérieur général.

Le service solennel pour le défunt a eu lieu la semaine dernière.

Noyé.—Notre ville ne devait pas voir passer cet hiver sans avoir à enregistrer au moins une noyade. La première noyade de la saison eut lieu jeudi dernier. Damase Gagnon, 21 ans, domicilié No 83, rue Plessis, était occupé, vers dix heures et demie, à couper de la glace à environ 200 verges de l'extrémité Est de l'île Sainte-Hélène. Après quelques heures de travail, il mit ses instruments de côté pour prendre quelque repos.

Il était justement à allumer sa pipe lorsque, trop près de la mare, le pied lui glissa et il alla s'enfoncer dans le fleuve. Il reparut à la surface et essaya de

nager, mais ce fut en vain, il poussa un dernier cri de détresse et disparut pour ne plus revenir.

Tout secours était impossible. Le cadavre du malheureux n'a pas été trouvé. Gagnon laisse une jeune veuve dans la désolation.

CARNET D'UN MONDAIN

On m'a beaucoup demandé ce qu'on pouvait offrir à une femme, de manière à lui envoyer l'hommage respectueux d'un gentilhomme et non le banal souvenir d'un imbécile.

Je ne connais que deux sortes de présents dignes d'elle : les livres et les fleurs.

Les poésies ailées ou la chère prose des grands amis de toujours, feront excuser la richesse de la reliure. Peut-on se fâcher de voir un bel habit à Molière, une robe brodée d'or à Mme de Sévigné, ou des élégances à la mode du jour à Mme de Lafayette.

Cette année, on a revêtu le chevalier Bayard d'une armure toute neuve, on a illustré saint Simon et on s'arrache, pour les enfants, le petit livre des souvenirs, un rien charmant à images anglaises colorées, qu'on enveloppe d'une gaine de soie dauphine, et qui est joli comme un livre du dix-huitième siècle.

Quant aux fleurs, ces ambassadrices frissonnantes et éloquentes sous leur grâce fragile, feront pardonner le vase en vieux venise, la jardinière en vieux saxe, le brûle-parfum en émail où on les aura placées. Les fleurs, doux bijoux poétiques, sont si précieux, malgré leur nombre, que l'imagination des hommes a toujours voulu leur assigner de célestes origines.

Pour Homère et Virgile, les fleurs naissaient des larmes de l'Aurore ou tombaient de ses doigts de roses. Pour les auteurs de légendes et les petits croyants qui les écoutent, les fleurs arrachées au Paradis sont répandues sur la terre par les anges. Ce sont les anges qui sont venus poser une couronne de lis sur le front immaculé de sainte Cécile ; ce sont encore les anges qui ont transformé, par une divine magie, les pains que sainte Elisabeth portait dans sa robe en une moisson embaumée de roses sans nombre.

O puissance de l'âme emportée par le rêve, n'est-ce pas beau cet idéal évoqué ?

Illusions délicieuses des esprits purs et sincères, richesses des dépossédés, consolations des désolés, puissiez-vous leur cacher les cruautés de la vie ! Quand le beau prisme, plein de rayons, leur serait arraché, en seraient-ils plus heureux ! Toutes les mères ne diront-elles pas à leur enfant, ce que la mienne écrivit sur mon petit livre :

Il faut croire et puis croire encor
Heureux qui croit, même au mensonge,
Et que Dieu laisse un voile d'or
Entre la vie et tes beaux songes !

J'aime les fleurs avant tout parce qu'elles sont sur terre les représentantes de l'idéal, parce que les beaux yeux mouillés des violettes peignent divinement la mélancolie, que les pervenches et les myosotis ont des morceaux du ciel sur leurs pétales, que les taillés dans un rayon de lune et traversés d'étincelles d'or, semblent les coupes où s'abreuvent les séraphins, que les petits mugnets doivent leur faire des couronnes de perles, et que les roses écrasantes de beauté, brûlantes de parfums, encensoirs formés de rubis vivants peignent l'amour, tel qu'il est, plein d'ivresses et de splendeurs—mais aussi rempli de blessures âpres et de déchirements.

Ainsi, les fleurs disent tout.

Et penché sur sa table de travail, la jeune femme les écoute en les respirant.

Elles ne sont pas fières, elles aiment les nids cachés autant que les palais.

Elles parfument la robe de satin d'une reine et avec autant de joie elles écoutent les battements de cœur d'une pauvre fille.

Elles passeront bien vite presque aussi rapidement que ce jour qu'elles auront embaumé, mais elles auront eu leur minute délicieuse d'apparition. Il y a entre la femme et elles un muet langage, un mystérieux attrait.

Le parfum embaumera l'année qui s'ouvre avec la douceur persistante d'un souvenir.

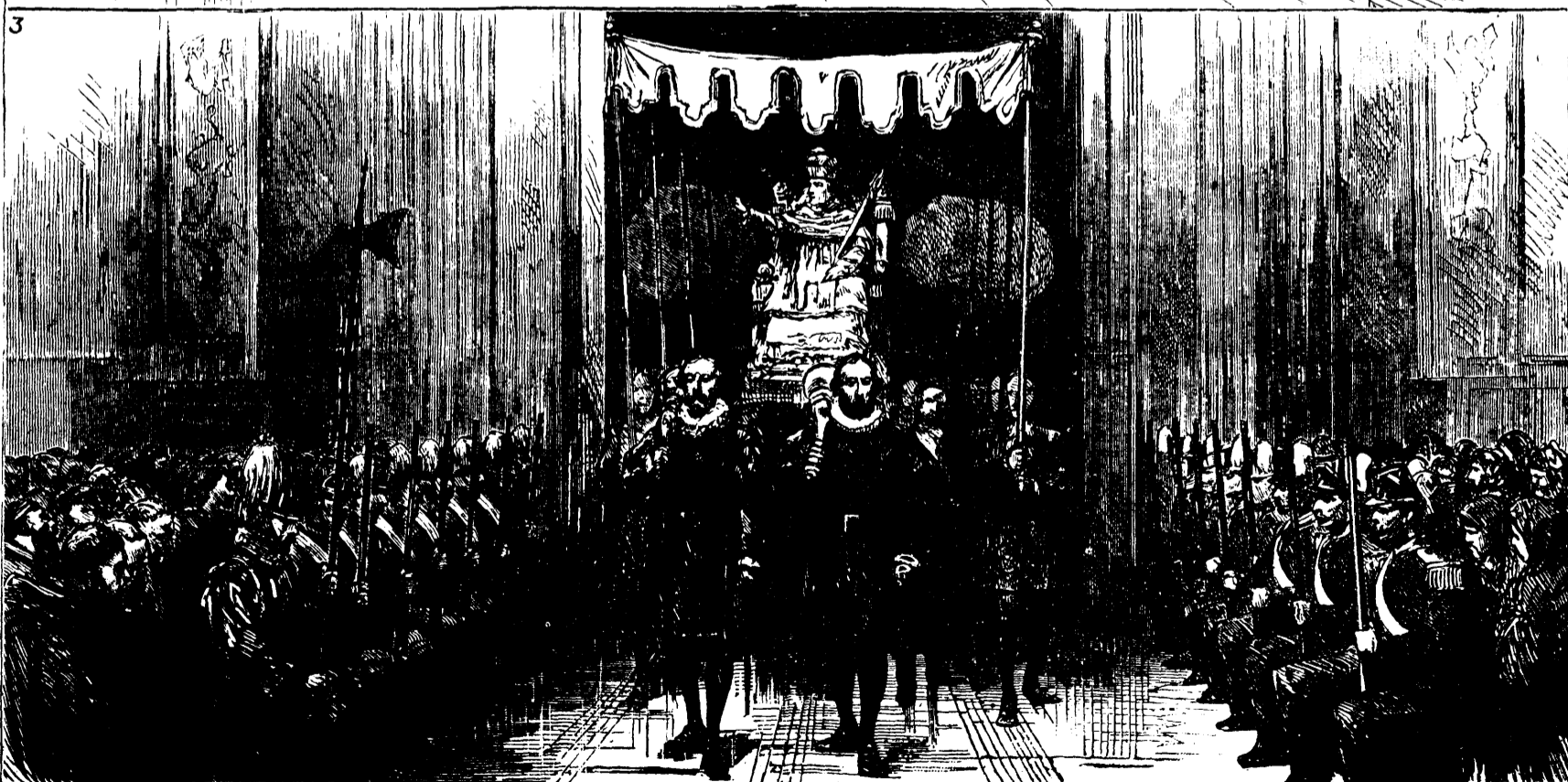
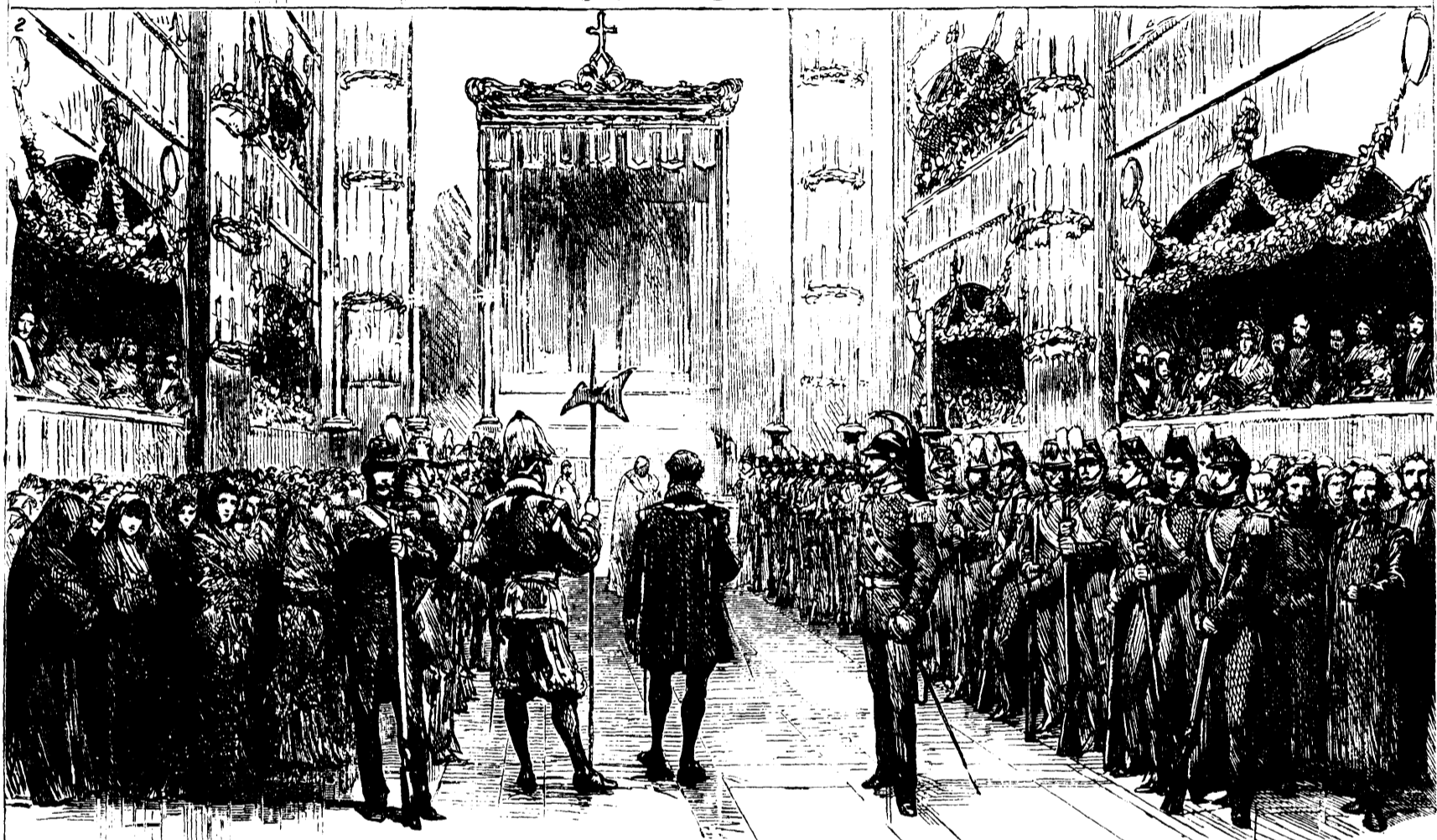
Quand on lit les œuvres vécues des grands hommes, ne voit-on pas qu'une vie entière tient parfois dans une minute ?

La plus belle page de Rousseau est écrite sur un bouquet de cerises.

Lamartine a répandu sur tous ses poèmes l'exquise senteur du bouquet de Graziella, les roses sont effeuillées sur les vers de Gautier, et il fut une heure où Victor Hugo donna toute son âme pour une touffe de lis. C'est quand il écrivit *Late Liliu*.

Il faut faire comme les grands quoiqu'on soit petit. Tout le cœur de l'homme devrait s'enfermer dans ces deux mots : *Ama crede*.

Les honoraires d'un médecin, qui intéressent plus d'une personne actuellement.—Le prix des visites faites à un malade durant quelque temps, joint aux prix des médicaments, forment un montant si élevé qu'il suffirait à faire vivre une famille dans l'aisance. Une seule bouteille des Amers de Houblon vous épargnera toutes ces dépenses, en vous faisant jouir d'une bonne santé.



ROME. — CANONISATION DES SAINTS JEAN-BAPTISTE DE ROSSI, LAURENT DE BRINDISI, JOSEPH LABRE
ET DE SAINTE CLAIRE DE MONTEFALCO.

LES CAVES DE LA BANQUE DE FRANCE

Des ateliers de la Banque on se rend dans les caves. Ces caves ont leur entrée défendue par une série de portes à l'épreuve de la hache, contre lesquelles les plus habiles crocheteurs useraient inutilement tous leurs signaux, sans pouvoir les ouvrir.

La première porte est en acier et est ornée d'une serrure à trois clefs distinctes, et qui sont individuellement impuissantes à l'ouvrir. Une de ces clefs est entre les mains du gouverneur, une autre ne quitte jamais le caissier en chef, la troisième est confiée au concenseur de service. Le concours de ces trois personnages est donc indispensable pour pénétrer dans cet antre de Plutus.

Cette porte, une fois ouverte, on aperçoit la caisse du service ordinaire, qui suffit pour les opérations courantes de chaque jour.

Cette caisse est un meuble terrible. Tout y est matière à secret, et si vous n'êtes pas au courant de son mécanisme, il suffit que vous la touchiez pour entendre tout un carillon de sonneries étourdissantes, carillon qui est déclainé également dans différentes parties du palais, notamment dans la salle des gardes de nuit, chez le gouverneur, chez le concierge, etc. Enfin, toutes les précautions sont prises pour dénoncer immédiatement le voleur qui serait assez osé pour pénétrer jusque là.

Dans un des parois de cette première salle, on aperçoit une autre porte en fer, à peu près semblable à la première.

Cette porte donne entrée dans une seconde cave semi-circulaire, que l'on appelle la serre.

Pour pénétrer dans la serre, le concours des trois personnages dont nous avons parlé tout à l'heure, est encore indispensable, ainsi que celui de trois nouvelles clefs différentes.

La serre renferme des richesses incommensurables sous forme de titres divers, traités, pierres précieuses, etc., dont on confie la garde à la Banque de France.

Tout autour de cette salle, ce ne sont que des portes, des caisses en fer, dont chacune a sa clef et son secret différents.

Après la serre viennent enfin les caves : la porte qui y donne accès est absolument invisible tant elle est bien dissimulée dans la muraille dont elle a l'aspect.

Comme pour ouvrir les précédentes, il faut les trois personnages es noms et qualités.

Son parement vu étant en pierres de taille, et blindé d'acier par derrière, cette porte est excessivement lourde, et il eût été impossible de la faire tourner sur ses gonds ; aussi pivote-t-elle sur elle-même comme les portes italiennes.

Cette porte étant ouverte, on se trouve devant une sorte d'escalier en spirale, très étroit et praticable seulement pour une personne d'un embonpoint modéré.

Constatons que cet escalier est lui-même séparé en quatre compartiments par trois portes de fer, fermées chacune de trois clefs, et ne s'ouvrant par conséquent qu'en présence du cerbère officiel.

Cet escalier a quarante-trois marches et conduit au-dessus d'une dernière porte, tout aussi blindée que les autres, fermée de trois clefs, et ne s'ouvrant... etc., comme dessus.

Nous voici arrivés dans la cave proprement dite, dont les galeries ont un développement de 420 mètres de longueur (462 verges).

Tout le long de ces galeries et de chaque côté sont de hautes boîtes de fer, dont le couvercle a des anses et se trouve doublé de plomb. Cette doublure de plomb est encore un raffinement de précaution ; au besoin, elle peut servir à sceller les boîtes rapidement.

Les caisses portent des inscriptions relatives à toutes les indications concernant les valeurs qu'elles contiennent et en déterminent exactement les détails ; sur l'une d'elles on lit par exemple : "Pièces de vingt francs, monnaie de Paris, 1844, 2 millions," puis une série de chiffres et de lettres qui ont pour but de reporter facilement le caissier aux parties de la comptabilité qui concernent ces pièces.

L'employé chargé de retirer et de déposer les rouleaux et les lingots monte à l'aide d'une échelle, à la surface des boîtes, et plonge et replonge ses mains dans ces boîtes, dont chacune contient un trésor dont la possession ferait mourir d'aise l'avare le plus attaché aux biens de ce monde.

En outre des sept portes et des vingt-et-une clefs dont nous venons de parler, les trésors de la Banque sont encore protégés par des dispositions dont on n'aurait qu'à la dernière extrémité, et que l'on n'a pas eu de voir employer pendant la Commune.

Les caves peuvent être inondées en un instant.

Tout est préparé pour qu'en un moment l'escalier puisse être comblé avec un mélange de ciment, de plâtre et de cailloux, dont le durcissement instantané garantirait la sécurité des caisses de la cave pendant quarante-huit heures au moins.

Enfin, dans le cas où l'on manquerait d'eau, ou bien si l'on n'avait pas le temps de combler l'escalier, des fils électriques soigneusement cachés permettent d'allumer dans les caves des foyers pestilentiels dont les vapeurs asphyxieraient infailliblement quiconque essaierait de pénétrer même dans l'escalier.

Lors de la récente visite aux caves, le grand-duc Wladimir de Russie, interrogé sur ce qu'il pensait de ce luxe de précautions, répondit que s'il avait à prendre les caves de force, il y arriverait par des galeries souterraines. Il oubliait l'eau méphitique ; mais n'eût-il pas à lutter contre ces puissants défenseurs, qu'il trouverait un obstacle presque insurmontable. En effet, les caves sont encore défendues sur toutes leurs faces par un système de construction où le fer, la pierre de taille et le ciment sont si habilement employés qu'ils forment une cuirasse presque impénétrable, même à la mine. En effet, la mine qui serait capable de rompre cette cuirasse serait assez puissante pour faire sauter la Banque toute entière.

L'hon. Thomas B. Price, département du Trésor, Washington, recommande l'huile de St. Jacob comme étant le meilleur remède contre toutes sortes de douleurs. Son témoignage est aussi confirmé par les principaux employés du Trésor, qui ont souffert du rhumatisme ou d'autres maladies et qui ont été guéris par l'huile de St. Jacob.

UN ENFANT DÉRANGÉ

Si la manne dont les Hébreux se nourrissent dans le désert eût été semblable à celle qui est aujourd'hui l'une des branches importantes du commerce de droguerie, les malheureux auraient inauguré singulièrement leur entrée sur la terre de Chanaan, à en juger par le jeune Bréchet, qui a fait usage de cette substance pendant une quinzaine de jours seulement.

Un droguiste, entendu, déclare que dans cet espace de temps Bréchet lui a volé au moins 12 livres de manne, dans des tonnes placées sous un hangar, au fond de la cour de sa maison, laquelle a pour locataires madame Bréchet et son fils Adolphe.

La brave dame, naturellement, vient demander au tribunal de lui rendre son héritier : Voyez-vous, messieurs, dit-elle, c'est un garçon plein de bonnes qualités, gentil comme tout, mais d'une gourmandise qui lui fera bien du tort quand il sera à son à-part. Je lui dis ça sans détours, devant vous, pour à seule fin que vous le voyiez rougir. (Adolphe fond en larmes.) Ah ! quand tu pleureras, c'est pas ça qui rendra la manne au monsieur, que tu lui as volée, gouliaffre ! sans cœur ! En voilà-ti pourtant un joli régal, de manger les purgations du monde ! (Avec sévérité) : Quand on veut manger des purgations ou autre chose, on en achète, monsieur ! (Rires dans l'auditoire.)

Adolphe (sanglotant). — J'avais pas... aaaa... d'argent.

La mère Bréchet. — T'as les 40 sous que ton oncle t'a donnés ; c'est la vérité que je te aurais pas laissé prendre pour acheter de la manne ; mais si j'aurais su que tu aurais voulu en voler, j'aurais encore mieux préféré que tu en dépenses là dedans que de me couvrir de déshonneur, ainsi que ton oncle et ton parrain.

M. le président. — Nous allons entendre le témoin ; allez vous asseoir.

Le témoin s'avance.

La mère Bréchet. — Aussi c'est bien imprudent à un homme instruit comme monsieur, qui est droguiste, de laisser des friandises dans une cour (rires), à même un tonneau défoncé, à la portée des enfants.

M. le président. — Allez vous asseoir, madame.

Le témoin. — De la manne, vous appelez cela des friandises ? Est-ce que je pouvais supposer...

M. le président. — Levez la main.

La mère Bréchet (revenant). — Chacun son goût ; le goût de c'est l'enfant-là c'est d'aimer tout...

M. le président. — Allez vous asseoir.

Le témoin dépose du fait que l'on sait.

La mère Bréchet. — Demandez à monsieur si je l'ai payé.

Le témoin. — En effet, madame m'a indemnisé.

M. le président. — Enfin, madame Bréchet, vous réclamez votre fils et vous vous engagez à le surveiller ?

La mère Bréchet. — Ah ! Seigneur, les jours, les nuits, je ne ferai que ça.

M. le président. — Il est en apprentissage ?

La mère Bréchet. — Oh ! je crois bien ; il travaille avec moi.

M. le président. — Avec vous ? de quelle profession ?

La mère Bréchet. — Dans les visières.

M. le président. — Dans quoi ?

La mère Bréchet. — Les visières de casquettes.

M. le président. — Est-il travailleur ?

La mère Bréchet. — Oh ! comme un petit cheval. Cependant ça m'étonnait tant de le voir quitter à chaque instant son travail, des dix ou douze fois par jour, que je me disais : "Est-ce qu'il se dérangerait ?" (Rires.) Et une figure fatiguée !... Je ne me doutais pas de ce que c'était.

M. le président. — Enfin le tribunal va vous le rendre ; mais surveillez-le mieux.

La mère Bréchet. — Je vous dis : c'est un enfant qui n'a qu'un défaut, qu'il ne faut rien lui laisser sous la main de ce qui se mange.

M. le président. — C'est entendu.

La mère Bréchet. — Si je vous disais que quand je suis malade, il m'avale mes...

M. le président. — Mais, madame, taisez-vous donc ! (Le tribunal délibère.)

La mère Bréchet. — Mes médecines ; il mange le mou du chat, le colifichet du serin, les carottes crues...

Le tribunal ordonne que le jeune Bréchet sera rendu à sa mère.

La mère Bréchet (les mains jointes). — Grâce ! messieurs, grâce !

M. le président. — Mais votre fils est acquitté, madame ; retirez-vous et allez le chercher demain matin.

LES ÉCHECS

Montréal, 16 février 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 299.—MM. L. Dargis, M. Lafrenaye, P. Fabien, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; H. Lalandry, New-York ; H. Lupien, S. Tudieu, V. Gagnon, Québec ; F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; Un ami St-Hyacinthe ; E. Le-gault, Ottawa ; N. P., Sorel.

—Nous voyons par les journaux anglais que les Cercles d'Échecs de Québec et de Toronto doivent jouer un match par voie télégraphique.

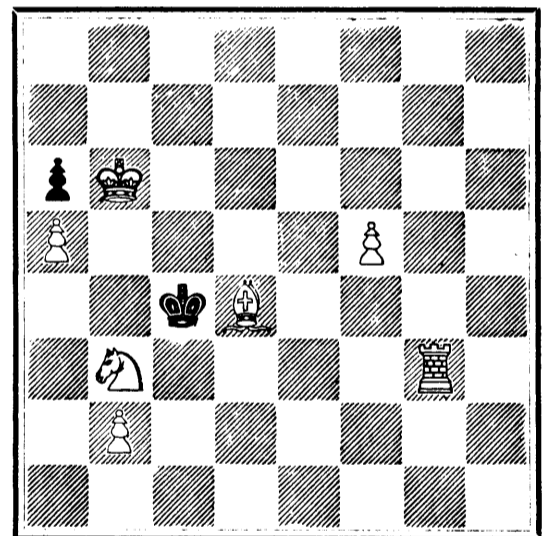
—Il est rumeur dans le monde des Echecs que M. Steinitz doit lancer un défi à MM. Zukertort et Hofer. L'enjeu ne sera pas moins de £100 ni plus de £250.

—Pour célébrer son vingt-cinquième anniversaire, le Cercle des Echecs de Vienne (Autriche), dont le président est le baron Albert de Rothschild, organise un grand tournoi international auquel sont conviés tous les joueurs cosmopolites. Les prix sont au nombre de six. Le premier gagne 5,000 francs en or, le second 2,000 francs. Jusqu'au 2 mai prochain les admissions seront inscrites, et le tournoi commencera le 10 du même mois.

PROBLÈME No. 300

Composé pour *L'Opinion Publique* par M. J. FAYSSÉ, père, de Beauvoisin, France.

soirs.—2 pièces.



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 299.

Blancs. Noirs.
1 T 7c R 1 Ad libitum.
2 Mat selon le coup des Noirs.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirap Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantes. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC 3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Elle possède en outre : 12 presses à vapeur. 1 machine brevetée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés. Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées G. B. BURLAND, Gérant.



CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription : "Sousmission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FEVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales. Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien

Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10me jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882.

HOP BITTERS.

(A Medicine, not a Drink.)

CONTAINS

HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION.

AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS.

THEY CURE

All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints.

\$1000 IN GOLD.

Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them.

Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other.

D. I. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics.

SEND FOR CIRCULAR.

All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.

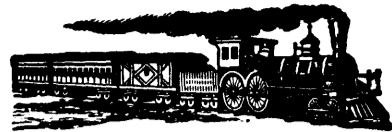
MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Est. F. D. MONK B.C.L.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit :

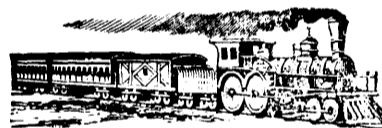
Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows: Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, etc.

Service local entre Avimor, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dormirs la nuit.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS :

13 PLACE D'ARMES, MONTREAL. 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. RUE-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. RUE-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SENEÇAL, Propriétaire Gérant.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with columns: Part de, Arrive à. Rows: Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 120, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef.

Montréal, N. B. 15 nov. 1881 - 571.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

FEVRIER 1882

Table with columns: Distributeurs, DÉPECHES, Fermées. Rows: Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom.

caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité-Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

LES PILULES GOLVIN

ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau.

Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.